





LE

CHRIST

REJETÉ

Imprimatur

J. PAGNON, V. G.

LYON. -- IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4

LE

CHRIST

REJETÉ

RÉPONSE A M. HAVET

DE L'INSTITUT DE FRANCE

Sur son article de la « Revue des Deux Mondes » :

Critique des récits sur la vie de Jésus

PAR

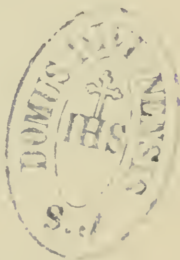
L'ABBÉ AUGUSTIN LÉMANN

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE ET D'HÉBREU AUX FACULTÉS CATHOLIQUES

DE LYON





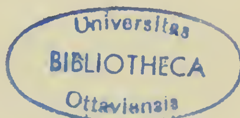
PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

—

1881



L'OCCASION DE CET ÉCRIT

Un article a paru, dans la *Revue des Deux Mondes*, qui a soulevé le dégoût des catholiques et le dédain de la vraie science.

Il se trouve toutefois, dans cet article, une objection spécieuse qui a pu jeter le trouble dans quelques esprits. M. Havet la développe, dans la page où il s'empare des défenses faites par Jésus de dire qu'il fût le Messie, pour en conclure qu'il ne l'était pas.

C'est à cette page que nous allons répondre.

[1] Études d'histoire religieuse. — Critique des récits sur la vie de Jésus, par M. Ernest Havet, de l'Institut de France. (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1881).

Prêtre de Jésus-Christ, selon la grâce, et fils d'Abraham, selon la nature, voilà trente ans que j'étudie Celui que M. Havet a osé qualifier « d'halluciné ». Le professeur au Collège de France ne refusera pas de reconnaître que nous avons un double droit de prendre en main la cause de l'insulté ; puisque, cet insulté, nous l'adorons comme Dieu et le tenons comme l'honneur de notre nation !

Lorsque la haine amoncelle les ténèbres, n'est-ce pas le devoir de l'amour d'indiquer les rayons?

Lyon, le 8 mai 1881,
En la fête de l'apparition de saint Michel.

LE CHRIST REJETÉ

CHAPITRE PREMIER

L'objection de M. Havet.
Il y est répondu en mettant en lumière l'économie de la manifestation de Jésus comme Messie.

Qu'est-ce que Jésus ?

Toute l'Église chrétienne, tenant en main les deux Testaments, répond : Jésus, c'est le Christ, c'est-à-dire le Messie.

Mais M. Havet ne le croit pas; et, pour le prouver, fait le raisonnement suivant :

« Il y a des passages dans l'Évangile où Jésus se « laisse donner le nom de Christ et où il se désigne

« ainsi lui-même. Mais il y en a d'autres où il défend « sévèrement à ses apôtres de s'expliquer là-dessus « avec personne. Il fait la même défense aux démons, « qui parlaient par la bouche des possédés.

« Or, une semblable défense est inconciliable avec « les versets où Jésus parle en Christ et se laisse « donner le nom de Christ. Car s'il défendait de dire « qu'il était le Christ, il eût été absurde qu'il trahît « lui-même cet *incognito*.

« Il faut donc conclure que Jésus n'a jamais pris le « nom de Christ, qu'il ne s'est jamais donné pour être « le Christ. Et si plus tard cette croyance est devenue « la foi de toute une Église, c'est qu'on a supposé que « la révélation de ce grand mystère lui était quel- « quefois échappée pendant la vie. De là les passages « que nous lisons aujourd'hui dans les Évangiles ». (p. 590-593).

Telle est l'objection.

Voici la réponse :

Nous la formulerons selon la méthode de l'École, c'est-à-dire en commençant par bien préciser les points sur lesquels nous sommes en désaccord.

Il y a des passages, dans l'Evangile, où Jésus affirme qu'il est le Christ ; mais, par contre, il y en a d'autres où il défend sévèrement, soit aux apôtres, soit aux démons, de le proclamer, de s'expliquer là dessus avec personne. — C'est vrai.

Or, l'affirmation de Jésus, par rapport à lui-même,

ne saurait se concilier avec la sévère défense faite, soit aux apôtres, soit aux démons. — Nous nions cette seconde proposition.

Donc l'affirmation n'a pas eu lieu; donc Jésus ne s'est jamais donné pour le Messie. — Nous nions également cette conclusion : l'affirmation a eu lieu aussi bien que la défense, et elles ne sont pas inconciliables.

C'est là le point qu'il faut prouver.

Pour affirmer qu'il était le Messie, Jésus pouvait user de trois moyens différents :

1° Le dire en TERMES CLAIRS ET FORMELS, ainsi qu'il le fit dans son entretien avec la Samaritaine : *Moi qui te parle, je suis le Messie*[1].

2° L'indiquer par des phrases et des CIRCONLOCUTIONS QUI L'EXPRIMAIENT, sans pourtant désigner directement sa personne, par exemple : *Le royaume de Dieu est venu; le royaume des cieux est arrivé.* Car ces expressions, *le royaume de Dieu* et *le royaume des cieux*, étaient communes parmi les juifs, pour signifier le temps auquel le Messie paraîtrait dans le monde.

3° Le prouver par l'éclat des MIRACLES et l'EXCELLENCE DE SA DOCTRINE : *Les œuvres que j'accomplis*

[1] Joan., IV, 26.

rendent témoignage de moi.[1] — *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*[2].

Il semble que, de ces trois moyens, le plus naturel et le plus propre à convaincre les juifs devait être le premier, c'est-à-dire l'emploi de termes clairs et formels, les affirmations catégoriques.

Qu'on se détrompe! Ce n'est pas brusquement que Jésus a déclaré qu'il était le Messie. Il a commencé par le dire, soit par la grande voix de sa doctrine et de ses miracles, soit par des circonlocutions équivalentes; et, ce n'est que peu à peu, par degrés, qu'employant les termes clairs et formels, il a déclaré nettement qu'il était le Messie.

Pourquoi cette manière de procéder, si particulière? Pour deux raisons.

[1] Joan., x, 25.
[2] Ibid., vii, 46.

CHAPITRE II

Cette belle économie, en rapport avec l'intérêt des âmes.

Dieu, qui respecte la liberté, s'accommode, dans ses œuvres, aux dispositions de la créature. C'est là une des merveilles du plan divin.

Or, quel était l'état des esprits lorsque Jésus parut ?

Tous les Juifs, excepté un très petit nombre, n'entendaient plus le vrai sens des Écritures, et notamment les prophéties messianiques. Tandis que les Écritures annoncent un double avènement du Messie : l'un, pour le milieu des temps, dans la pauvreté, l'humilité et les souffrances ; l'autre, pour la fin des temps, dans la puissance et la gloire : la plupart des juifs, au dernier siècle de leur histoire, s'étaient attachés uniquement aux prophéties de gloire. Épris des biens du temps, ils ne rêvaient qu'un Messie triomphant, bien décidés à n'en pas accepter d'autre. Les

prophéties qui avaient trait aux abaissements du premier avènement, avaient été jetées de côté, et la seule idée qu'on se faisait alors du Messie, était celle de Salomon dans sa magnificence[1] ou d'un Machabée triomphateur. L'esprit d'orgueil, très accentué chez la race juive[2], et la pente vers les choses de la terre avaient été les premières causes de cette erreur. Mais l'état de servitude où se trouvait, en ce temps-là, toute la Judée, n'avait pas peu contribué à la développer. Le peuple hébreu avait perdu, sous le joug des Romains, les restes de son antique nationalité; la haine de Rome y était au comble, et, chaque jour, les déserts et les montagnes de la Judée voyaient se former des bandes libératrices, sous le commandement de quelque patriote pourvu de hardiesse ou de considération. On souffrait donc impatiemment le joug de la conquête romaine; l'orgueil national était froissé [3].. Le Messie qu'on attendait, et on l'attendait avec ardeur, devait, disait-on, mettre fin à cet état de choses. Et c'est pourquoi on le voulait capable de brandir une épée, capable de refouler les légions de Rome.

1 Le chapitre x du 3e liv., des Rois, qui dépeint les magnificences de la cour de Salomon, a toujours été pour le peuple juif l'idéal du règne messianique.

2 « *Patrem habemus Abraham* ».

3 La prise de Jérusalem par Pompée marque le véritable terme de l'indépendance juive, bien que la Judée ait conservé encore pendant soixante-dix ans une apparence de liberté politique. Les sentiments de haine contre l'étranger, joints à la tradition de la gloire réservée à Israël, prirent alors un développement inconnu.

On le désirait, on l'invoquait, on le demandait. Déjà on le voyait descendre armé de foudres et de tonnerres, sur les nuées du ciel.

Tel était l'état des esprits.

Les espérances politiques l'emportaient évidemment sur les espérances religieuses, dans la masse de la nation [1].

[1] Nous connaissons dans quel sens, au temps de Jésus, le peuple juif attendait un libérateur, par les restes de la littérature hébraïque du dernier siècle avant J.-C., et du premier siècle après son avènement.

Ces restes sont principalement :

Les paraphrases chaldaïques d'Onkelos et de Jonathan-ben-Uziel,
Le Psautier de Salomon,
Le livre d'Énoch,
Le 4e livre d'Esdras,
Le livre des Jubilés,
Les oracles sibyllins.

Pour ne citer que deux passages, voici comme s'expriment, sur la venue du Messie, le livre d'Énoch et les oracles sibyllins : *En ces jours, il y aura un grand changement pour les élus. La lumière du jour brillera pour eux sans nuit ; toute majesté, tout honneur leur appartiendra. En ces jours, la terre leur rendra les trésors qu'elle renferme ; le royaume de la mort, l'enfer même, tout ce qui leur a été confié... Les élus bâtiront leur demeure sur une terre de délices ; un nouveau temple s'y élèvera pour le grand Roi, plus vaste, plus noble que le premier, et toutes les brebis du monde y afflueront pour les sacrifices. — Le peuple du grand Dieu nagera dans des flots d'or et d'argent ; ses vêtements seront de pourpre ; la terre et les mers verseront leurs trésors à ses pieds, et les saints régneront dans des délices sans fin. Le tigre paîtra près du chevreau ; l'olivier se couronnera de fruits incorruptibles ; un lait blanc comme la neige coulera des fontaines et l'enfant jouera sans crainte avec l'aspic et le serpent.* (Liv. d'Énoch, xc, xci. — Orac. Sibyl., 537 et 39.)

Mais l'histoire est là aussi pour prouver cette attente fiévreuse d'un Messie conquérant ; car, comme l'a très bien fait sentir Josèphe lui-même, (*De bello Jud.*, v, 5, 4), on ne s'expliquerait pas les audacieux soulèvements des Juifs contre la domination romaine, si on ne les savait enflammés par un « oracle » qui leur prédisait l'empire de la terre. Ils se représentaient donc le royaume du Messie comme un empire, semblable à

Quelle était la conséquence de cet état de choses ?

C'est que le Messie des Écritures n'avait la chance d'être accepté qu'autant qu'il arriverait orné du prestige de la puissance.

Or, voici que Jésus, loin de faire son entrée en Judée par l'arc de triomphe des grandeurs humaines, se présente, selon les prophéties relatives au premier avènement, avec les humbles livrées de la pauvreté et de la souffrance. On attendait un conquérant superbe, un prince dominateur des nations, et Jésus est le fils d'un artisan, un pauvre né dans une étable et qui va passer sa vie avec les pauvres.

Eh bien ! que fût-il advenu si cet étrange Messie s'était, sans tenir compte des préjugés, brusquement proposé à la reconnaissance et à l'acceptation de la foule ? Il eût certainement provoqué une inévitable et immédiate contradiction de la part d'un peuple universellement disposé à le méconnaître. Aucun des Juifs, pas même ses disciples, heurtés dans leur attente, n'auraient pu le souffrir. Car qui ne connaît ou n'a entendu parler de la puissance des préjugés ? Elles sont rares, les personnes capables de passer subitement de l'erreur à la vérité ; et ce trésorier de la reine d'Éthiopie, qui n'eut besoin que d'un seul entretien avec le diacre Philippe pour arriver à la foi, restera toujours

celui des Césars, qui aurait Jérusalem pour capitale, et pour monarque le Fils de David, homme de Dieu comme son aïeul, et comme lui un héros.

Il y a également l'épisode tragique des faux messies. On ne courait après eux que parce qu'ils s'annonçaient comme des libérateurs.

comme un exemple à part, qui atteste l'efficacité de la grâce divine, bien plus encore que la docilité d'un esprit droit et loyal.

Que fit alors Jésus ?

Il commença, avec une prudence vraiment divine, à ne se révéler d'abord, comme Messie, que par l'éclat de ses miracles et l'annonce du royaume de Dieu. « Les aveugles recouvraient la vue; les boiteux, l'usage de leurs jambes ; les lépreux étaient purifiés ; les sourds retrouvaient l'ouïe ; les affamés étaient miraculeusement nourris; les pauvres évangélisés ! »(*S. Matth.* XI, 5). Et tandis que les mains de Jésus opéraient ces prodiges, ses lèvres annonçaient en même temps *qu'il était lui-même pain de vie;... qu'il était la lumière du monde ;... qu'il était la résurrection et la vie ;... qu'il donnait la vie à qui il lui plaisait;... que les Écritures lui rendaient témoignage ;... qu'Abraham avait souhaité de voir son jour*[1] ... A la vue de ces prodiges et à l'audition de ces annonces, voici que les foules de la Judée, déjà mises en éveil par les circonstances de la naissance de Jean-Baptiste, par les merveilles de la nuit de Noël, par la venue des rois mages à Jérusalem, par le massacre des Innocents, par les témoignages de Siméon et d'Anne la prophétesse, enfin et surtout, par la prédication et le ministère du Précurseur, dont l'office spécial était de désigner le

[1] Joan., VI, 35; VIII, 12; V, 21, 39; VIII, 50.

Messie, de le *montrer du doigt*, les foules de la Judée, impressionnées par ces souvenirs d'un passé qui n'était pas éloigné, plus encore par les prodiges et ces annonces du présent, se mettent à courir à la suite de Jésus; elles se pressent sur les pas de cet homme extraordinaire; elles l'accompagnent dans tous les lieux de son pèlerinage : au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts; et, l'accompagnant, elles se demandaient : *N'est-ce pas là le Fils de David? — Le Messie, quand il sera venu, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en fait? — C'est là vraiment le Prophète que nous attendons. — Jamais homme n'a parlé comme cet homme. — Serait-ce lui le Messie*[1] ?

Mais poser ces questions, c'était commencer à revenir soi-même de l'erreur qui, depuis si longtemps, enchaînait les âmes à l'idée d'un Messie conquérant.

Ce fut alors, et alors seulement, le préjugé national commençant à s'ébranler dans les esprits, que Jésus commença, lui aussi, à ajouter peu à peu, et toujours d'une manière discrète, à la preuve des miracles et à l'annonce du royaume de Dieu, la preuve jusqu'alors réservée des affirmations nettes et catégoriques.

Il commença donc à affirmer de lui-même, en diverses circonstances, qu'il était le Messie attendu ; il le pouvait, à l'égard de plusieurs, sans crainte de trop

[1] Math., XII, 23. — Joan , VII, 31 ; VI, 15; VII, 46; IV, 29.

heurter leur âme. Nous le voyons donc faire cette affirmation, ici, à Nicodème, prince de la Synagogue : « *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle*[1] ; » là, à la Samaritaine : « *Je suis le Messie, moi qui te parle*[2]. » un autre jour à l'aveugle-né : « *Crois-tu au Fils de Dieu?* L'aveugle guéri répondit : *Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui?* Jésus lui dit : *Celui qui te parle, c'est lui-même*[3] » ; puis, à Marthe : « *Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra. Crois-tu cela? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde*[4] »; et encore à d'autres, ainsi que le marque l'Évangile. Ce ne sont, il est vrai, que des affirmations particulières et discrètes, en vue de l'intérêt des âmes. Mais ces affirmations, émises en particulier, sont communiquées par ceux qui ont eu le bonheur de les entendre. La rumeur publique s'en empare ; elles sont divulguées sur les montagnes de Samarie, dans les vallées de la Judée et jusqu'aux confins de la Palestine. Le peuple est de plus en plus excité à rechercher Jésus, à l'examiner, à l'étudier, à pénétrer le secret de sa personne. Des dis-

[1] Joan., III, 16.
[2] Ibid., IV, 26.
[3] Ibid., IX, 35-38.
[4] Ibid., XI, 25-27.

cussions publiques s'établissent à son sujet jusque sur les places de Jérusalem. « *Les uns disaient : C'est vraiment un prophète. Les autres répondaient : Celui-ci est le Messie. Mais quelques-uns objectaient : Est-ce de la Galilée que le Messie peut venir ? L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la race de David, et du bourg de Bethléem que doit venir le Messie*[1] ? Les membres du Sanhédrin sont informés de ces discussions. Ils font publier *que quiconque osera émettre que Jésus est le Messie, sera immédiatement retranché de la Synagogue*[2]. Alors on n'ose plus parler de Jésus qu'en secret, à cause de la crainte des Juifs[3] ; jusqu'à ce qu'enfin, au jour des Rameaux, le peuple, laissé encore à ses bons instincts, déchire lui-même tous les voiles, et sacre Jésus de cette acclamation : *Hosanna au Fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ; béni le Règne qui arrive de notre père David ! Hosanna au plus haut des cieux*[4] !

C'est ainsi que, dans l'intérêt des âmes, Jésus n'a affirmé que par degrés qu'il était le Messie.

Pour peindre et exprimer la délicatesse de cette manière d'agir, j'ai en vain cherché un mot dans les langues humaines ; ce n'est que dans l'Écriture, mais sous une forme ravissante, que je l'ai rencontré. Lors-

[1] Joan., VII, 40-43.
[2] Ibid., IX, 22.
[3] Ibid., VII, 13.
[4] Math., XXI, 9 ; Marc, XI, 10.

que Moïse, avant que de mourir, résuma, au pied du Nébo, toutes les tendresses de Dieu à l'égard de son peuple, voici les paroles qu'il fit entendre à Israël, de la part du Seigneur : « *Comme un aigle, afin de provoquer ses petits à voler, étend ses ailes et voltige doucement sur eux : ainsi le Seigneur a étendu ses ailes sur son peuple*[1]. » C'est de la même manière qu'a procédé Jésus. Toutes ses précautions de lumière et d'amour ont eu pour but de *provoquer* son peuple, un peuple éloigné de ses ailes, à le reconnaître : *Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes*! Qui ne reconnaîtrait, dans les tendres avertissements répandus sur Jérusalem, les suaves accents entendus par les sommets du Nébo? Ce sont, des deux côtés, les mêmes tendresses, les mêmes procédés, les mêmes précautions. La poule a agi comme l'aigle : elle a provoqué son peuple à la reconnaître et à revenir sous ses ailes!

[1] Deutéron., XXXII, 11.

CHAPITRE III

Cette belle économie est également en rapport avec la réussite de l'œuvre de Jésus.

Mais il y avait un second motif pour que Jésus ne déclarât pas brusquement qu'il était le Messie, c'était l'*intérêt de son œuvre.*

Nous disons l'intérêt de son œuvre, si l'on peut parler ainsi d'une œuvre divine; car quoiqu'il soit aussi aisé à un Dieu tout-puissant de faire toutes choses par un acte immédiat de son absolue volonté, cependant sa sagesse, selon la belle expression de l'Écriture, agit toujours avec poids, nombre et mesure.

Nous maintenons donc ce mot, « l'intérêt de son œuvre. »

Quelle était, en effet, l'œuvre de Jésus?

C'était de ramener le monde de l'erreur à la vérité, et du vice à la vertu, en lui prêchant les principes de la

vraie doctrine, et en lui donnant le spectacle d'une vie dont l'humilité, la douceur, le support de la pauvreté et des souffrances fussent le principal ornement.

Telle était son œuvre : œuvre d'évangélisation par la parole et par l'exemple.

Or, que fût-il advenu si, dès le début, Jésus avait déclaré, en termes clairs et manifestes, qu'il était le Messie? Non seulement il eût soulevé contre lui les préjugés de la foule, comme cela a été montré plus haut; mais immédiatement, tout le Sanhédrin, composé, en majeure partie, d'hommes vicieux et indignes, l'eût fait arrêter pour lui ôter la vie et entraver ainsi l'exécution du plan providentiel. Nous avons révélé, dans un récent ouvrage[1], ce qu'était la valeur morale des hommes qui composaient le Sanhédrin, au temps de Jésus. Nous avons fait sortir ces hommes des recoins de l'histoire, où ils se cachaient depuis des siècles, pour les produire tels qu'ils étaient, c'est-à-dire prêtres dégénérés et intrigants, scribes infatués d'eux-mêmes, sadducéens corrompus, contents de jouir des biens de cette vie, et ne se souciant ni de l'âme, ni de Dieu, ni de la résurrection. Le Talmud lui-même, qui, d'ordinaire, ne tarit point en éloges sur les gens de notre nation, prenant à partie les grands prêtres, principaux chefs du Sanhédrin, au temps de Jésus, n'a pu s'empêcher de les stigmatiser : « *Quel*

[1] *Valeur de l'Assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ.* Paris, librairie Lecoffre, 3e édit. 1881.

fléau, s'écrie-t-il, *que la famille de Simon Boëthus; malheur à leurs lances! Quel fléau que la famille d'Anne; malheur à leurs sifflements de vipère! Quel fléau que la famille de Canthère; malheur à leurs plumes! Quel fléau que la famille d'Ismaël ben Phabi; malheur à leurs poings! Ils sont grands prêtres eux-mêmes, leurs fils sont trésoriers, leurs gendres commandants, et leurs serviteurs frappent le peuple de leurs bâtons*[1]! Et le Talmud continue: *Le parvis du sanctuaire poussa quatre cris; d'abord: Sortez d'ici, descendants d'Éli, vous souillez le temple de l'Éternel! Puis: Sortez d'ici, Issachar de Kefar Barkaï, qui ne respectez que vous-même et profanez les victimes consacrées au ciel! Un troisième cri retentit du parvis; Élargissez-vous, portes du sanctuaire, laissez entrer Ismaël ben Phabi, le disciple des capricieux, pour qu'il remplisse les fonctions du pontificat! On entendit encore un cri du parvis: Élargissez-vous, ô portes, laissez entrer Ananie ben Nébedaï, le disciple des gourmands, pour qu'il se gorge des victimes*[2].

Devant de pareilles mœurs, avouées par les recueils les moins suspects de notre nation, peut-on hésiter à conclure que si Jésus avait, dès le début de son ministère, publié hautement et publiquement qu'il fût le

[1] *Talmud*, traité *Pesachim* ou *de la fête de Pâque*, fol. 57, verso.

[2] Ibid., traités *Kerithouth* ou *des péchés qui ferment l'entrée de la vie à venir*, fol. 28, verso; et *Pesachim*, fol. 57, verso.

Messie, immédiatement tous ces hommes, qui l'*épiaient pour le surprendre dans ses paroles* [1], l'eussent déclaré criminel et digne de mort. Dès lors, le ministère de Jésus se trouvait traversé; l'œuvre d'évangélisation qu'il venait accomplir restait imparfaite.

La prudence de Jésus obvia à ce danger.

En ne se révélant, dans le début, devant les foules, que par la grande voix des *miracles* et l'annonce *de la venue du royaume de Dieu*, et, en n'émettant qu'en particulier, et par degrés, les affirmations nettes et catégoriques, il déjoua toutes les embûches du Sanhédrin. En même temps que cette manière de procéder était appropriée à l'état des âmes, et provoquait suffisamment leur attention, leurs réflexions et leur élan, d'autre part, elle ne fournissait aucun prétexte à ses ennemis. Ce n'est pas que ceux-ci ne comprissent parfaitement que Jésus se présentait comme Messie; mais les miracles et les circonlocutions dont il se servait ne pouvaient suffire à constituer un vrai corps de délit. Ce qu'ils cherchaient à surprendre, c'étaient des paroles claires et directes, quelque affirmation capable de présenter un réel sujet d'accusation; mais ces paroles, ces affirmations, Jésus les prononçait loin d'eux. En sorte que cette manière d'agir renouvelait merveilleusement, par rapport à sa personne, ce qu'avait été autrefois le voile sur le front de Moïse, lorsque, à la

[1] Luc, XX, 20; VI, 7; XIV, 1; Marc, III, 2.

descente de l'Horeb, le législateur des Hébreux le plaça devant son visage, sur la demande de tout Israël. Le voile tempérait l'éclat des rayons. Mais le voile n'était pas si épais qu'il ne laissât transpercer des lueurs. De là les soupçons des pharisiens, leurs instances auprès de Jésus pour l'obliger à se découvrir, à se déclarer d'une manière catégorique. *Jusqu'à quand*, lui criaient-ils, en faisant cercle autour de lui, *tiendrez-vous notre âme en suspens? Si vous êtes le Messie, dites-le ouvertement*[1]. Jésus leur répondait : *Je vous parle, et vous ne me croyez pas; pourtant les œuvres que j'ai accomplies au nom de mon Père rendent témoignage de moi*[2]... *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un*[3]. C'était leur dire : Mes actions sont encore plus claires que des paroles ; je dis ce que je suis, mais je le dis par des miracles. Une telle preuve, en effet, n'était pas sujette à équivoque. *Ils demandent où est le Christ*, s'écrie Pascal.... *Les miracles le montrent et sont comme un éclair.* Mais les éclairs étaient insuffisants pour constituer un corps de délit. De là le dépit des pharisiens et des scribes. Ils s'en allaient, la rage au cœur, désappointés de n'avoir pu surprendre Jésus; ou bien encore, ils ramassaient des pierres pour le lapider ; mais le Fils de l'homme leur échappait.

[1] Joan., x, 24.
[2] Ibid., 25.
[3] Ibid., 31.

Le lendemain, ils revenaient à la charge. Et Jésus de leur répondre : *Scrutez les Écritures ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Car si vous croyiez à Moïse, vous croiriez sans doute à moi aussi, car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez point à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles*[1]*?* Encore une fois, les ennemis de Jésus étaient déboutés.

Cependant les membres du Sanhédrin n'étaient pas seuls à s'efforcer d'arracher le voile de dessus le front de Jésus. Satan, débouté, lui aussi, dans le désert de la Tentation, avait deviné le plan divin et s'était promis de le traverser. L'Évangile l'indique clairement, en ces paroles : *Les démons sortaient par l'ordre de Jésus du corps des possédés, criant et disant : Vous êtes le Messie, le Fils de Dieu. Mais il les menaçait, et les empêchait de dire qu'il était le Messie*[2]. Et encore : *Jésus chassa plusieurs démons; mais il ne leur permettait pas de parler, parce qu'ils savaient qui il était*[3].

Il ressort de ces textes que la tactique de Satan était celle-ci :

Comme il avait compris que Jésus, dans l'intérêt des âmes et dans l'intérêt de son œuvre, procédait, pour se faire reconnaître, d'une manière progressive

1 Ibid., v, 39, 46, 47. Voy. encore VIII, 23, 25-27 ; 56, 59.
2 Luc., IV, 41.
3 Marc, I, 34. Voy. encore III, 12.

et réservée, Satan, afin de traverser ce plan, criait à tue-tête, par la bouche des possédés : *Vous êtes le Messie... Je sais qui vous êtes; vous êtes le Saint de Dieu*[1] !

Mais Jésus étouffait ces clameurs, leur commandant avec autorité.

M. Havet se trouve maintenant renseigné sur les défenses faites aux démons. Il peut apprécier que, loin d'être inconciliables avec les affirmations de Jésus, par rapport à lui-même, ces défenses ont eu pour fin de faire disparaître les obstacles dressés contre les affirmations, et, partant, de les faire mieux accepter. — Encore un peu de patience, et le membre de l'Institut de France connaîtra les motifs des mêmes défenses, qui furent faites également aux apôtres.

Pendant ce temps, l'œuvre d'évangélisation marchait. Le Sanhédrin, aux aguets, eut certainement connaissance des affirmations catégoriques de Jésus, lorsqu'elles eurent lieu. La Samaritaine avait entraîné toute la ville de Sichem à reconnaître le Messie, qui s'était nommé à elle, au puits de Jacob ; l'aveugle-né, guéri, publiait partout le Messie, son bienfaiteur. Mais comme ces affirmations n'étaient connues du Sanhédrin que par ouï-dire et que, d'autre part, les amis de Jésus avaient été seuls à les entendre, il s'ensuivait qu'elles ne pouvaient servir de prétexte à une arrestation légale. Et, d'ailleurs, les scribes et les pha-

[1] Marc, I, 23-25 ; Luc, IV, 33-35.

risiens conservaient toujours l'espoir d'obtenir mieux, et attendaient le moment propice.

Après trois ans de cette manière d'agir, se leva enfin le jour des Rameaux.

Nous avons déjà dit l'élan du peuple, l'agitation des palmes et les cris d'enthousiasme qui saluèrent Jésus de son vrai titre. Ce fut alors que les pharisiens, furieux et mal à l'aise, interpellèrent Jésus, sur le parcours du triomphe, lui criant avec aigreur : *Maître, faites donc taire vos disciples*. On sait la réponse : *Si ceux-ci se taisaient, les pierres elles-mêmes crieraient*[1]. C'était leur faire connaître à eux-mêmes, sur un ton de triomphe, ce qu'était l'Homme acclamé !

Et, comme les pharisiens insistaient à cause des bonds de joie et des cris des enfants, qui leur étaient plus particulièrement désagréables : *Entendez-vous ce qu'ils disent? — Oui*, leur répondit Jésus ; *mais n'avez-vous jamais lu cette parole* : « *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants*[2]. » — Pauvres enfants ! aujourd'hui, en France, on s'efforce d'étouffer leurs cris et leur amour, comme on le tentait autrefois dans les rues de Jérusalem !

Puisque l'œuvre d'évangélisation touchait à son terme, Jésus pouvait, en face du Sanhédrin, commencer à soulever le voile. Aussi voyons-nous qu'à partir du jour des Rameaux jusqu'à l'heure de la trahison,

[1] Luc, XIX, 39, 40.
[2] Matth., XXI, 15-16.

il fait connaître encore plus ouvertement qui il est. Durant les quatre jours qu'il passa alors à Jérusalem [1], on le vit chaque matin se rendre régulièrement au Temple. Là, dans des discours publics, entouré d'une foule immense, on l'entendit affirmer nettement sa mission de Libérateur, et la nécessité de croire en sa Personne pour être sauvé. La seule précaution qu'il prit, ce fut de ne rien dire et de ne rien faire qui pût fournir à ses ennemis un sujet de l'accuser et de le rendre criminel auprès du gouverneur romain [2].

Le *lundi saint*, marquant d'avance de quelle manière il devait mourir, il dit à la foule : *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi*. Le peuple lui répondit : *Nous avons appris par la loi que le Messie demeure éternellement ; comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce fils de l'homme ?* Jésus leur dit donc : *Pour un peu de temps encore la lumière est avec vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent pas. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière* [3].

[1] A partir du jour de son entrée triomphale à Jérusalem, Jésus ne passa plus la nuit dans l'intérieur de la ville ; il évitait les embûches des sanhédrites, qui n'auraient pas osé mettre la main sur lui tandis qu'ils le voyaient entouré d'une foule de peuple qui l'aimait. Il retournait donc chaque soir à Béthanie ou dans les environs de Jérusalem.

[2] Ce fut dans l'intervalle de ces quatre jours que les pharisiens, pour surprendre de nouveau Jésus, lui proposèrent la question du tribut à César. (Math., XXII, Marc, XII ; Luc, XX.)

[3] Joan., XII, 32-35.

Ce jour-là encore, il ne fit pas seulement entendre, mais il *cria* ces autres paroles (c'est la remarque de l'Évangéliste), *Jésus autem clamavit :* « *Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, afin que quiconque croit en moi, ne soit point dans les ténèbres. Celui qui me méprise et ne garde pas mes paroles, a qui le juge. La parole que j'ai annoncée sera elle-même son juge au dernier jour : parce que je n'ai point parlé de moi-même, mais mon Père qui m'a envoyé, lui-même m'a prescrit ce que je dois dire*[1].

Le *mardi saint*, il reprocha aux pharisiens leur obstination à ne pas croire, en leur développant la parabole « *des invités au festin des noces,* » et celle « *des vignerons homicides.* » Les pharisiens comprirent très bien que c'étaient eux-mêmes qui se trouvaient visés par ces comparaisons ; car, lorsque Jésus termina par ces paroles : *Le maître de la vigne viendra, il perdra ces vignerons et donnera sa vigne à d'autres*, ils s'écrièrent tous : *A Dieu ne plaise!* Mais Jésus, les regardant, précisa la prédiction : *En vérité, je vous le dis, le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en produira les fruits*[2].

Ce fut après cette prédication, et le soir du même jour, que Jésus, en présence d'un grand nombre de pharisiens, de scribes et d'anciens, laissa tomber sur eux et sur Jérusalem ce sanglot d'ineffable amour :

1 Joan., XII, 45-49.
2 Math., XXI, XXII.

Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les Prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes ; et tu ne l'as pas voulu ! Le temps approche où votre demeure sera déserte. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur[1] !

Le *mercredi saint*, la fin du premier avènement approchant de plus en plus, Jésus, pour établir que le second avènement aurait aussi son jour, annonça et décrivit d'avance de quelle manière il se produira : *Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Alors toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs ; il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Puis le Roi de gloire dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde... Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges*[2] !

A entendre de si solennels avertissements, le doute

[1] Matth., XXIII, 37-39.
[2] Math., XXV, 31-46.

n'était plus possible. Atterrés, mais obstinés, les membres du Sanhédrin étaient contraints de s'avouer que c'était bien le Messie qui se dressait devant eux!

Il faut lire, dans leur entier, tous ces avertissements, tous ces discours. L'homme seul n'a pu parler de la sorte. Aussi sont-ils, dans leur magnifique ensemble, par rapport à la personne de Jésus, ce qu'est pour une église, la construction une fois achevée, cette croix de bois qu'on place au plus haut de l'édifice: élevée entre le ciel et la terre, elle achève de dire aux anges et aux hommes ce qu'est le temple!

Cependant une dernière affirmation, entièrement catégorique et aussi plus majestueuse, devait encore sortir des lèvres de Jésus, en présence du Sanhédrin.

Nous la dirons plus loin.

CHAPITRE IV

Manifestation plus explicite de Jésus à l'égard des apôtres; mais réserve et silence qui leur sont imposés.

Si Jésus dut procéder avec précaution et gradation dans l'emploi des affirmations catégoriques, afin de ne pas heurter les préjugés de la foule et de ne pas tomber lui-même dans les embûches du Sanhédrin, il n'eut pas à observer d'aussi exactes précautions à l'égard des apôtres.

Aussi ne tarda-t-il pas à leur dire clairement qui il était.

Déjà sa manière de vivre et ses miracles leur avaient donné sujet de le conclure.

André avait dit à Simon: *Nous avons trouvé le Messie*[1]; et il l'avait conduit à Jésus.

Un autre apôtre, Philippe, avait dit aussi à Natha-

[1] Joan., I, 40.

naël : *Nous avons trouvé Celui de qui Moïse a écrit dans la Loi, et que les prophètes ont prédit, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.* D'abord Nathanaël n'en voulut rien croire ; mais dès que Jésus lui eut parlé, il en fut convaincu, ce qu'il fit connaître par ces paroles : *Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël* [1].

Pierre, également, avait déjà rendu à Jésus un magnifique témoignage, le jour où avait été faite la première annonce de l'Eucharistie. Comme plusieurs disciples, se scandalisant, se retiraient de la suite de Jésus, celui-ci, s'adressant aux apôtres, leur avait dit : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ?* Mais Pierre avait répondu pour tous : *Seigneur, où irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous savons que vous êtes le Saint de Dieu* [2].

Jésus avait accepté tous ces témoignages. Cette acceptation était, dans ses desseins, comme une préparation à la solennelle ouverture qu'il se proposait de leur faire.

Un jour donc qu'il cheminait avec eux près de Césarée de Philippe, non loin de la première source du Jourdain, il les interroge de cette manière : *Qu'est-ce que les hommes disent qu'est le Fils de l'homme ?*

[1] Joan., I, 43-51.

[2] Ibid., VI, 69, 70. — La Vulgate et les versions syriaques portent : « *Vous êtes le Messie, Fils de Dieu.* » Mais cette variante ne se rencontre pas dans les plus anciens manuscrits, ceux du Sinaï et du Vatican, où on lit ὁ Ἅγιος τοῦ Θεοῦ, *le saint de Dieu.*

Mais, répondent-ils, *Jean-Baptiste, ou bien Jérémie, ou bien Élie, ou bien l'un des prophètes. — Et vous*, reprend Jésus, *que dites-vous que je sois?* Alors Simon-Pierre lui dit : *Vous êtes le Messie, Fils du Dieu vivant!* Jésus, loin de repousser cette parole comme un blasphème, l'accepte comme une vérité qui le ravit, et il répond à Pierre : *Tu es bien heureux, Simon fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux.* Et il ajoute aussitôt comme récompense de la foi de son disciple : *Je te dis, à mon tour, que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, e les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*[1].

La demande avait été faite pour provoquer, dans la lumière de Dieu, la confession de Pierre. Mais la confession de Pierre, à son tour, remarque Cornélius Jansénius, fournit à Jésus l'occasion d'émettre de lui-même le témoignage le plus décisif : *Toi, qui es homme, tu viens de dire de moi que je suis le Messie, Fils de Dieu. Eh bien! moi, le Messie, Fils de Dieu, je te rends la pareille, et je te dis, à toi, que tu es Pierre. Mon royaume est celui des cieux, et je t'en donne les clefs*[2]. Pierre et le collège apostolique apprenaient, d'un coup, tout ce que Jésus était : Fils de Dieu dans l'éternité, Messie dans le temps!

[1] Matth., xvi, 13-18.

[2] Corn. Jansénius, *Tetrateuch. sive commentar. in S. Evangel.* Plût à Dieu que cette plume n'eût rien écrit que de semblable!

A partir de ce jour, Jésus, connu authentiquement de tous ses disciples, comme le Messie annoncé et venu, aima, plus d'une fois, à leur rappeler ce nom, si hautement proclamé par Pierre : *Quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Messie, ne restera pas sans récompense*[1]. Ce fut alors qu'il commença également à leur découvrir qu'il lui fallait aller à Jérusalem ; que, là, il aurait beaucoup à souffrir de la part des anciens, des prêtres et des scribes ; qu'il serait mis à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour[2]. Toutes ces annonces venaient bien à leur heure. Jésus avait commencé par faire, des apôtres, les témoins de sa vie et de ses miracles. Il leur avait ensuite révélé, comme à des amis, tout ce qu'il était. Désormais, il était convenable qu'il les habituât également, comme coopérateurs, à l'embrassement des souffrances et à l'idée de son sacrifice.

Mais notre but, dans ce présent travail, n'est point d'étudier, dans la totalité de sa trame, bien que très attrayante, la conduite de Jésus à l'égard des apôtres.

Nous avons le devoir de nous arrêter, en compagnie de M. Havet, devant la singulière défense qui suivit la confession de Pierre.

Trois évangélistes, en effet, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, rapportent qu'après avoir fait con-

[1] Marc, IX, 40.
[2] Matth., XVI, 21.

naître ouvertement à ses Apôtres qui il était, Jésus leur défendit expressément de publier qu'il fût le Messie : « *Alors, il défendit à ses disciples de dire à personne qu'il fût lui-même Jésus le Messie*[1]. — *Il leur défendit avec menaces de le dire à personne*[2]. — *Il leur défendit très expressément de parler de cela à personne*[3]. »

Ces défenses paraissent à M. Havet « inconciliables avec les versets dans lesquels Jésus parle en Christ. »

Nous avions promis au perspicace professeur de le tirer d'embarras.

Il va l'être.

Pourquoi donc cette prohibition si rigoureuse ?

Pour trois raisons :

D'abord, parce que le ministère d'annoncer la venue du Messie et de le désigner, devait être et a été l'*office spécial* de Jean-Baptiste. — La fin que Dieu s'était proposée dans l'ancien Testament, avait été de préparer les hommes à la venue du Messie. Pour cela, la Loi et les Prophètes l'avaient figuré et l'avaient montré *de loin*. Mais aux approches de ce grand bienfait, et dans les jours qui allaient précéder immédiatement la venue du Messie, il était digne de la sagesse de Dieu de renouveler avec plus de force et de résumer, pour ainsi dire, toutes les annonces précédentes. C'est pour ce dessein

[1] Matt., XVI, 20.
[2] Marc, VIII, 30.
[3] Luc, IX, 21.

que fut suscité Jean-Baptiste. Ce saint Précurseur, en effet, n'eut pas, comme la Loi et les Prophètes, à montrer le Messie seulement *de loin* ; il est venu pour le montrer *du doigt* : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui ôte les péchés du monde*[1] !

Tel a été le ministère réservé à Jean-Baptiste : Il fut *la voix* et *le doigt* qui ont *désigné* le Messie : *Je suis la voix... Voilà l'Agneau*[2] !

Les Apôtres, au contraire, n'ont dû prêcher et faire connaître la personne du Messie qu'après l'accomplissement entier des mystères de la mort et de la résurrection de Jésus. S'ils l'eussent fait de son vivant, on aurait pu croire à une entente préalable, secrète, de Jésus et des Apôtres. Tandis que la déclaration de Jean-Baptiste, qui n'avait jamais fréquenté Jésus, qui ne l'avait même pas vu, devenait un témoignage irréfragable : *Moi, je ne le connaissais pas ; mais c'est pour qu'il soit reconnu dans Israël que je suis venu baptiser dans l'eau*[3].

La dernière raison, c'est que les Apôtres, gens pau-

[1] Joan., I, 29.

[2] Cet office spécial du saint Précurseur avait été annoncé par Malachie, le dernier des Prophètes : *Je vais vous envoyer mon ange, qui préparera ma voie devant ma face ; et aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance, si désiré de vous, viendra dans son temple. Le voici qui vient...* (Malach., III, 1). Malachie, qui, d'un côté, termine la chaîne des prophètes en remontant jusqu'à Jacob, jusqu'à Abraham, jusqu'à Dieu, se penche de l'autre, comme pour donner la main, à travers quatre siècles d'attente silencieuse, à Jean-Baptiste, le *montreur* du Messie.

[3] Joan., I, 31.

vres et ignorants, manquaient encore des lumières nécessaires pour publier convenablement la personne du Messie.

Ils n'étaient pas suffisamment instruits du mystère de l'Homme-Dieu, des souffrances par lesquelles il devait passer, de son règne purement spirituel, durant les siècles qui continueraient le premier avènement. L'Évangile ne marque-t-il pas expressément que Pierre lui-même, immédiatement après sa confession auprès de Césarée de Philippe, se troubla en entendant Jésus annoncer les souffrances et la croix qui l'attendaient à Jérusalem? Prenant alors Jésus à part, le bon Pierre se mit en devoir de le raisonner pour le dissuader de ce voyage : *A Dieu ne plaise, Seigneur*, lui disait-il ; *non, cela ne vous arrivera pas!* Il fallut que Jésus le reprît avec sévérité par ces paroles : *Retire-toi de moi, Satan; tu m'es un scandale, parce que tu n'entends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes* [1]. Quel changement ! Après les éloges, après les magnifiques promesses faites à Pierre pour sa généreuse profession de foi, qui se serait attendu à de si sévères reproches ? Mais l'importance de la matière l'exigeait. Pierre ne savait pas que, sans la passion et la mort du Messie, il n'y avait aucun espoir de rédemption. — Et, par rapport aux autres apôtres, le livre des Actes ne signale-t-il pas que, tout en recon-

[1] Matth., XVI, 21-23 Marc, VIII, 32, 33.

naissant Jésus pour le Messie, ils ne se dépouillèrent que peu à peu des fausses idées de leur temps? Ils espéraient toujours que Jésus, de son vivant, établirait déjà, pour lui et pour les siens, un certain règne temporel sur la terre : *Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël*[1]? En cela, ils retenaient, à leur insu, une partie de l'erreur juive.

De semblables dispositions, dues à l'absence de lumières suffisantes, commandaient évidemment à Jésus la défense qu'il fit aux apôtres. Avant que de leur permettre d'annoncer ouvertement qu'il fût le Messie, il fallait compléter la somme des vérités qu'il lui restait à leur faire connaître; il fallait aussi que la venue de l'Esprit-Saint gravât ineffaçablement ces vérités dans leur cœur, et leur communiquât, avec l'abondance des lumières, l'élan et la force de les expliquer. Alors seulement les apôtres devenaient capables d'annoncer, d'une manière complète, ce qu'était Jésus le Messie. Ils pouvaient affronter, sans crainte, les objections et les tentatives que cette annonce devait immanquablement leur attirer de la part des Juifs.

Un troisième motif occasionna la défense : la sauvegarde du plan de Jésus.

Il y avait à redouter que, dans un zèle trop ardent, les apôtres ne brusquassent la méthode que la sagesse du Maître avait adoptée. Cette méthode, nous l'avons

[1] Act., I, 6.

prouvé, cadrait merveilleusement avec l'état des esprits et était exigée pour la réussite de l'œuvre. Trop de précipitation, trop d'élan chez l'un des Douze pouvait compromettre Jésus aux yeux du Sanhédrin et créer des difficultés. Celui qui enseignait à *être simple comme des colombes, mais prudent comme des serpents*, coupa court à toutes les imprudences, en portant la défense de dire qui il était.

Eu égard à ces trois motifs, Jésus enjoignit donc à ses apôtres de ne point publier qu'il fût le Messie.

Aussi, lorsque pour préparer sa venue dans les bourgs et les villages où il devait se rendre, il les envoie en mission, deux à deux, à travers les plaines et sur les collines de la Palestine, il les charge uniquement d'annoncer que *le royaume de Dieu était proche* : « *Allez et prêchez, disant : Le royaume de Dieu est proche !* » Mais en même temps qu'il détermine ainsi le cadre de leur prédication, il leur confère également à tous puissance sur les démons, le pouvoir de chasser les esprits impurs, la vertu de guérir toute infirmité, toute maladie : *Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement* [1]. C'était les associer, on le voit, à sa méthode de procéder.

De son vivant, il ne leur fut pas permis de sortir de ces limites. Elles avaient été celles de Jésus, dans les

[1] Matth., x, 1-8 ; Marc, vi ; Luc, ix, 1, 2.

débuts de son ministère. De même que, dans l'intérêt des âmes, il avait surtout employé *la preuve des miracles* et *l'annonce de la venue du royaume de Dieu*, lorsqu'ensuite il s'associa les apôtres et les appliqua à son œuvre, il les maintint dans ces limites. En dehors du ministère exceptionnel de Jean-Baptiste, il s'était réservé, pour lui seul, l'heure et le choix des affirmations catégoriques.

Ce mode de procéder qu'il prescrivit aux apôtres, il l'enjoignit également aux soixante-douze disciples qu'il leur donna, peu après, comme coopérateurs. Il leur disait donc : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers... Allez, et en quelque ville que vous entriez, et où vous serez reçus, guérissez les malades, qui s'y trouvent, et dites-leur: Le royaume de Dieu s'est approché de vous*[1].

Et nous constatons, en explorant l'Évangile, que les uns[2] et les autres[3] ont suivi exactement cette ligne de conduite. Ils ne dévièrent en rien, suivant exactement le cadre tracé, et se bornant à annoncer que *le royaume de Dieu était proche, que le royaume de Dieu était arrivé*, sans faire connaître plus explicitement que leur maître était le Messie.

C'est à cette école que les Apôtres d'abord, et les Pasteurs de l'Église ensuite, ont appris cette conduite

[1] Luc, x, 1-12.
[2] Pour les Apôtres, voy. *Marc*, vi, 12, 13, 30, 31 ; Luc, ix, 6, 10.
[3] Pour les 72 disciples, voy., Luc, x, 17-20.

pleine de sagesse et de bonté qui prépare les esprits aux vérités plus sublimes et plus recherchées, en commençant par leur distiller, goutte à goutte, celles qui sont plus simples et plus claires. Saint Paul en a formulé la règle, dans sa première épître aux Corinthiens, pour le compte du Messie, son maître : *Donner du lait aux enfants nouvellement nés, et ne passer à une nourriture plus solide que lorsqu'ils en sont devenus capables*[1].

Ce sera seulement après la mort de Jésus que les Apôtres seront eux-mêmes chargés de distribuer cette nourriture plus solide. Alors, l'œuvre d'évangélisation étant pleinement préparée, la défense sera levée. Jésus aura peu à peu amené les âmes à reconnaître qui il était ; et les Apôtres, reprenant ses affirmations catégoriques, publieront partout qu'il est le Messie.

C'est ainsi qu'agiront les Apôtres. Autant, du vivant de Jésus, ils devront se montrer discrets et réservés ; autant, après sa mort, ils devront être zélés et explicites. Alors, en effet, sous les portiques du Temple, saint Pierre criera, devant une foule de trois mille Juifs : *Que toute la maison d'Israël sache que Dieu a fait Seigneur et Messie ce Jésus que vous avez crucifié*[2] ! — *Et tous les Apôtres ne cesseront, tous les jours, d'enseigner et de prêcher au*

[1] I Cor., III, 2.
[2] Act., II, 36, 41.

Temple et de maison en maison que Jésus était le Messie[1].

Mais, présentement, tant que durera le ministère public de Jésus, il leur est enjoint de se tenir sur la réserve et d'observer la défense prescrite. Car Jésus, c'est le Maître; eux, ne sont que disciples; et le Maître ne les associe qu'en second au développement progressif de son œuvre !

Voilà, par rapport aux Apôtres, les motifs de la défense que leur fit Jésus de ne pas publier qu'il fût le Messie.

Voilà aussi, dans son ensemble, le plan que Jésus crut devoir adopter, pour amener plus sûrement les fils de son peuple à le reconnaître.

M. Havet se déclarera-t-il satisfait? Voudra-t-il admettre que les défenses de Jésus, loin d'être inconciliables avec les affirmations, devaient au contraire leur frayer la voie, contribuer à les mieux faire accepter. Et l'écrivain, qui a une préférence avouée pour saint Marc, refusera-t-il de souscrire à l'éloge rapporté par cet évangéliste ; éloge prononcé, ce semble, pour conclure la matière présente : *Bene omnia fecit, Jésus a bien fait toutes choses* !

Cependant il y a une objection.

[1] Act., v, 42.

CHAPITRE V

L'objection de M. Havet agrandie :
D'où vient que les apôtres ont pu dire de Jésus que les Juifs, ses persécuteurs, l'avaient ignoré.

Si Jésus a procédé d'une manière si intelligente, et si, dans le cours de son ministère, il a réellement dit qu'il fût le Messie, comment se fait-il que saint Pierre et saint Paul, prêchant aux Juifs, aient pu leur dire: *Qu'ils l'avaient livré à la mort*, NE L'AYANT PAS CONNU ?

Car, dans sa seconde prédication, saint Pierre s'est exprimé de la sorte :

« *Fils d'Israel, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate, qui avait jugé qu'il devait être renvoyé absous. Vous avez renoncé le Saint et le Juste ; vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un homicide ; et vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité*

d'entre les morts; et nous sommes témoins de sa résurrection. Cependant, mes frères, je sais que VOUS AVEZ AGI EN CELA PAR IGNORANCE, AUSSI BIEN QUE VOS CHEFS... *Faites-donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés*[1]. »

Pareillement, au cours d'un sermon prononcé dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, saint Paul dit à son tour :

« *C'est à vous, mes frères, qui êtes les enfants d'Abraham, et à ceux d'entre vous qui craignent Dieu, que le Verbe du salut a été envoyé. Car* LES HABITANTS DE JÉRUSALEM ET LEURS CHEFS, L'AYANT IGNORÉ, *et n'ayant point entendu les paroles des prophètes, qui se lisent chaque jour de sabbat, ils les ont accomplies, en le condamnant. Et, quoiqu'ils ne trouvassent rien en lui qui fût digne de mort, ils demandèrent à Pilate qu'il le fît mourir*[2]. »

Puis, dans sa première Épître aux Corinthiens, le même apôtre ajoute encore :

« *Nous prêchons la sagesse de Dieu que nul des princes de ce monde n'a connue.* CAR S'ILS EUSSENT CONNU LE SEIGNEUR DE GLOIRE, ILS NE L'AURAIENT PAS CRUCIFIÉ[3]. »

Enfin, Jésus lui-même, attaché à la croix, s'écrie dans une touchante prière :

[1] Act., III, 13-19.
[2] Ibid.. XIII, 26-28.
[3] 1, Cor., II, 7-8.

« *Mon Père, pardonnez-leur*, CAR ILS NE SAVENT CE QU'ILS FONT[1]. »

Ne semble-t-il pas, d'après ces textes, que le peuple juif, nonobstant tous les efforts de Jésus, ne l'a pas connu? D'où il faudrait conclure que sa prédication aurait été vaine; ses contemporains et compatriotes ayant ignoré qu'il fût le Messie.

M. Havet, de son côté, a ignoré cette difficulté, autrement sérieuse que toutes les objections qu'il amoncelle dans quarante pages de la *Revue des Deux Mondes*. Il l'a ignorée, peut-être, parce que, dans ces sortes de questions, il lui manque, selon son propre aveu et la remarque impartiale de M. Edmond Schérer, *les conditions d'une parfaite compétence*[2].

Pour nous, nous n'hésitons pas à la lui faire connaître loyalement.

[1] Luc, XXIII, 34.

[2] Voici, d'après le journal le *Temps* (27 décembre 1879), l'appréciation de M. Schérer sur un précédent ouvrage de M. Edmond Havet, intitulé : *le Judaïsme*. « Cette partie de l'ouvrage traite du judaïsme, c'est-à-dire d'un sujet étranger aux études habituelles de l'écrivain, et pour lequel, dans tous les cas, ainsi qu'il le reconnaît avec ingénuité, *il lui manquait les conditions d'une parfaite compétence*. M. Havet, ne sachant ni l'hébreu ni l'allemand, ne pouvait ni étudier l'Ancien Testament dans le texte original, ni consulter les travaux si nombreux et si importants qui ont éclairci l'histoire et la littérature religieuses des Israélites. Ainsi borné dans ses moyens d'investigation, M. Havet, a hasardé sur la date et l'origine des livres sacrés des Juifs, des opinions qui témoignent assurément d'une certaine force critique, mais en même temps *d'une singulière inexpérience des problèmes auxquels il s'attaquait*. J'avoue que j'ai de la peine à comprendre comment un esprit aussi avisé que M. Havet, comment un savant aussi familier avec la méthode des recherches érudites a pu s'aventurer en de pareilles régions, et surtout comment, s'y étant aventuré, il a pu arriver à de pareils résultats »

Nous ne redoutons pas, non plus, de la placer sous les yeux de nos lecteurs, estimant, avec eux, que, dans les questions sérieuses, il ne faut pas craindre d'aller jusqu'au fond.

Entrons donc résolument dans l'examen de cette difficulté.

Et d'abord, précisons-la bien.

En rapprochant les textes précités, elle peut se réduire à cette question : « Après tous ses efforts, Jésus a-t-il été, oui ou non, connu des Juifs, ses compatriotes et ses persécuteurs, pour être le Messie ? Et s'il en a été connu effectivement, comment les Apôtres ont-ils pu invoquer l'ignorance, en parlant de ceux qui l'avaient mis à mort ? »

Pour répondre à cette question d'une manière complète et satisfaisante, il importe de faire une distinction : il faut distinguer, parmi les compatriotes de Jésus, témoins de ses miracles et auditeurs de ses discours, entre *les hommes* du peuple et *les chefs* du peuple, c'est-à-dire entre *la foule* et *le Sanhédrin*.

CHAPITRE VI

Le peuple trompé.

Parmi les hommes du peuple, plusieurs ont su et cru pleinement que Jésus était le Messie, et ils lui sont demeurés fidèles. On peut nommer : Lazare, Zachée, Marthe, Marie, les saintes femmes de Galilée, l'aveugle-né, le centurion de Capharnaum et toute sa maison, le lépreux reconnaissant, bon nombre de Samaritains, l'aveugle de Jéricho, beaucoup de malades guéris, soit en leur corps, soit en leur âme.

Mais le gros de la foule, composée de gens simples et ignorants, qui ne connaissaient pas les mystères des Écritures, n'a jamais pleinement su que Jésus fût le Messie. Elle s'en est doutée dans plusieurs circonstances, éblouie qu'elle était par la doctrine sublime de Jésus et par la multitude de ses miracles. A la spontanéité de l'instinct, venait s'adjoindre, pour l'accroître,

la rumeur des affirmations catégoriques de Jésus, divulguées, ici, par l'aveugle-né, là, par les gens de Samarie, exempts, les uns et les autres, de l'obligation du silence imposée aux Apôtres. Laissée à ses bons instincts, la foule était donc entraînée par la pente du cœur, à voir, à reconnaître, en Jésus, le Messie qu'elle attendait. Les acclamations du jour des Rameaux en font foi. Mais comme, d'autre part, ces pauvres gens n'étaient pas éclairés, ils se sentaient en même temps tenus en suspens par les menaces du Sanhédrin, par l'opposition qu'il faisait à Jésus, et les calomnies qu'il répandait sur sa personne ; en sorte qu'ils se demandaient, avec hésitation : *N'est-ce pas celui-là qu'ils cherchent à faire mourir? Cependant, le voilà qui parle devant tout le monde sans qu'ils lui disent rien. Nos chefs auraient-ils donc reconnu qu'il est véritablement le Messie*[1] ?

Dans une telle perplexité, on comprend qu'il ne fut pas difficile aux scribes et aux pharisiens de faire revenir le peuple de son bon mouvement.

A partir du jour des Rameaux, non-seulement toutes les menaces, précédemment fulminées contre quiconque oserait prononcer que Jésus était le Messie, sont de nouveau édictées; mais, nous voyons encore les membres du Sanhédrin s'emparer de la foule, agiter les esprits pour amoindrir le grand effet que produi-

[1] Joan , VII, 25-26.

saient les derniers discours de Jésus, dans le Temple ou sous ses portiques.

L'antique erreur nationale, à l'endroit du Messie conquérant, pour s'être affaiblie, n'était pas éteinte. Les noms magiques des Machabées, d'Ezéchias, de David et de Salomon, prononcés avec adresse et à propos, rappelaient de trop séduisants souvenirs.

Salomon avait étendu les frontières juives jusqu'à la mer Rouge et à l'Euphrate;... et, sous ce Jésus, qui se portait comme le grand Prophète, la Judée, plus que jamais, gémissait captive !

Salomon ne paraissait en public qu'étincelant de pourpre et de pierreries;... et le Nazaréen avait pour tout vêtement une tunique ; une corde pour ceinture ; il n'avait pas même *une tanière comme les renards de la forêt*[1].

Salomon avait fait affluer de si grandes richesses à Jérusalem que, de son temps, l'or et l'argent *y étaient communs comme les pierres*[2]... Et son trône d'ivoire avec les douze lions de marbre qui en gardaient les degrés, et ses palais de bois de cèdre, et sa vaisselle d'or, et ses écuries, et ses chevaux, et les présents des peuples !... Allez donc lui comparer le fils de Joseph, né, on se le rappelle, dans une étable, sur de la paille, parce que l'obscur charpentier, son père, n'avait pu même être reçu dans la dernière hôtellerie!

[1] Math., VIII, 20.
[2] I Paralip., I, 15.

Et tandis que, de la sorte, on amoindrissait directement la personne du Messie; d'autre part, on achevait d'éteindre le prestige de ses miracles, en les attribuant soit à Béelzébub [1], soit à des pratiques de magie [2].

Il n'en fallait pas tant pour réveiller, dans l'âme du peuple, et y ressusciter l'antique erreur. Elle reparut donc plus forte, plus vivante, plus exigeante que jamais. Il ne lui manquait qu'une dernière secousse, une occasion de se produire. Cette occasion lui fut donnée le jour du Vendredi-Saint.

Lorsque Jérusalem, tout entière, se trouvait massée au pied du tribunal de Pilate, il y eut un moment où le gouverneur romain, entièrement convaincu de la parfaite innocence de Jésus, haletait d'efforts pour le sauver. Tout à coup, un éclair d'opportunisme passa dans son âme : le parallèle entre Jésus et Barabbas!...

S'adressant donc à la foule :

C'est la coutume parmi vous que je vous délivre un criminel à la Pâque : lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus qu'on appelle le Messie [3]?

Il y eut un instant de solennel silence.

Le peuple n'avait que peu de temps pour faire son

[1] Marc, III, 22 ; Math., IX, 34.

[2] Pour affaiblir la portée des miracles de Jésus, les rabbins les ont encore attribués à la vertu du nom ineffable de *Jéhova* dont Jésus aurait su dérober la véritable prononciation, en pénétrant secrètement dans le *Saint des Saints*, ouvert au seul grand Prêtre, une fois l'an. — Ceci se lit dans le livre *Tholedot-Yeschu* (Histoire de Jésus), en hébreu-rabbinique, ouvrage le plus blasphématoire qui ait été écrit sur Jésus-Christ.

[3] Joan., XVIII, 39; Matth., XXVII, 17.

choix et se prononcer entre les deux; mais ce temps suffit aux pharisiens et aux autres membres du Sanhédrin pour s'emparer de tous les esprits. On les vit, comme des serpents d'enfer, courir à travers l'immense foule. Bientôt chacun de ceux qui la composaient fut atteint de leur venin...

Deux cris retentirent :

Otez, ôtez celui-ci....

Délivrez-nous Barabbas !

C'était fini... L'erreur nationale avait si puissamment repris son empire, qu'à défaut de Salomon, le peuple se décidait à accepter, pour Messie, un chef de bandes, pourvu qu'à sa main apparût et brillât un glaive [1].

C'est ainsi que le Sanhédrin, Assemblée nationale de

[1] Chose très singulière ! Barabbas, ainsi préféré à Jésus, est devenu, par une permission divine, comme le type des faux Messies sur les pas desquels les Juifs, haletants, accablés de fatigues et de déceptions, devaient courir durant tant de siècles. Presque tous ces faux Messies ont été des chefs de bandes. Ils sont au nombre de vingt-cinq. En voici les noms :

1. *Theudas*, en Palestine, l'an 45.
2. *Simon le Magicien*, en Palestine, de l'an 34 à l'an 37.
3. *Ménandre*, même époque.
4. *Dositée*, en Palestine, de l'an 50 à l'an 60.
5. *Bar-Kochbas*, en Palestine, l'an 138.
6. *Moïse*, dans l'île de Crète, l'an 434.
7. *Julien*, en Palestine, l'an 530.
8. Un Syrien, sous le règne de Léon l'Isaurien, l'an 721.
9. *Sérénus*, en Espagne, l'an 724.
10. Un autre, en France, l'an 1137.
11. Un autre, en Perse, l'année suivante.
12. Un autre, à Cordoue, l'an 1157.
13. Un autre, dix ans plus tard, à Fez, l'an 1167.
14. Vers la même époque, un autre, en Arabie, 1167.
15. Peu après, un autre, vers l'Euphrate.
16. Un autre, en Perse, l'an 1174.
17. *David-Almusser*, en Moravie, l'an 1176.

la Judée, a trompé et dévoyé les tribus d'Israël, les fils de Jacob, nos pauvres frères!.. Grand enseignement pour les nations qui confient leurs destinées à des assemblées représentatives! l'avenir, c'est-à-dire la Religion et la Patrie dépendent des hommes qu'on choisit pour aller siéger.

Le peuple juif, dans ses espérances messianiques, a donc été trompé et perverti par ses chefs.

Lorsqu'on rapproche le Vendredi-Saint du jour des Rameaux, l'esprit demeure stupéfait et confondu. C'est là certainement, parmi les revirements populaires, l'un des plus étranges, des plus subits, des plus inouïs. Cependant en France, mieux que partout ailleurs, nous sommes à même de le comprendre et de l'admettre. Car ce n'est pas seulement à Jérusalem qu'il y a eu des hommes féconds en artifices, qui ont trouvé le moyen de séduire et de pervertir le peuple!

Notre pauvre peuple fut tellement retourné dans ses

18. Un autre, durant la vie du R. Sal. Adrath, l'an 1280.
19. *David-Eldavid*, en Perse, l'an 1199 ou 1200.
20. *Ismaël-Sophi*, en Mésopotamie, l'an 1497.
21. Le rabbin *Lemlen*, en utriche, l'an 1500.
22. Un autre, en Espagne, l'an 1534.
23. Un autre, dans les Indes-Orientales, l'an 1615.
24. Un autre en Hollande, l'an 1624.
25. *Zabathaï Tzévi*, en Turquie, l'an 1666.

Le dernier de ces faux messies, Zabathaï Tzévi, est enterré à Dulcigno, la ville qui a failli mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, il y a quelques mois. Il y fut interné par le gouvernement ottoman, pour mettre fin aux agitations qu'il provoquait parmi les Juifs. Son tombeau s'y voit encore. Longtemps après sa mort, la secte des Zabathiens propagea ses doctrines et continua à le reconnaître comme messie. (Arch. Israël, 1881.

idées, qu'à l'heure où il renia Jésus, toutes ses lueurs, tous ses pressentiments, tous ses bons mouvements d'autrefois avaient complètement disparu : à cette heure de la négation, il ne croyait pas que Jésus fût le Messie.

La foule juive, trompée par ses chefs, a donc méconnu le Messie par *ignorance*. Elle se persuada que Jésus n'était pas le Messie et elle n'a pas su qu'il était le Fils de Dieu. Et c'est pourquoi, saint Pierre a pu lui dire : *Je sais, mes frères, qu'en cela vous avez agi par ignorance...*; et Jésus, sur la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* !

Cependant la foule, ainsi précipitée dans l'ignorance par les manœuvres du Sanhédrin, n'a pas été exempte de péché. Elle est restée responsable de sa négation et de la mort du Messie.

Elle est restée responsable ; car, pour qu'elle pût suppléer à la connaissance des Écritures, et résister aux pièges et aux entraînements du Sanhédrin, la Providence, toujours attentive au salut des âmes, lui avait ménagé de nombreux et très puissants secours.

Elle avait eu, à sa disposition, les traditions orales, constatées, reconnues par M. Havet lui-même : « *On a cru que Jésus avait fait des miracles parce qu'on a cru que Jésus était le Christ, et qu'on croyait que le Christ devait faire des miracles*[1]. »

[1] *Revue des Deux Mondes*, p. 587.

Elle avait eu, devant ses yeux, la démarche solennelle et non suspecte des rois Mages, puis toutes les fidélités qui restèrent religieusement attachées à la personne et aux enseignements de Jésus !

Elle avait eu, au milieu d'elle, la grande mission de Jean-Baptiste dont la voix, semblable à celle d'un lion, avait ébranlé toutes les collines, et jusqu'aux déserts de la Judée !

Elle avait eu, durant trois ans, tous les discours de Jésus, tous ses voyages, toutes ses fatigues, toutes ses prières, toutes ses larmes, sa vie surhumaine, les nombreux bienfaits qui avaient marqué chacun de ses pas !

Elle avait eu, en maintes occasions, ses paroles tonnantes contre les pharisiens et les scribes; ses avertissements, si souvent répétés, de se tenir en garde contre leur levain !

Elle avait eu, devant le prétoire, les aveux et les efforts de Pilate qui, par trois fois, lui avait déclaré *qu'il ne trouvait rien de répréhensible en cet homme* !

Elle avait eu aussi la voix des Anges, au-dessus du berceau de Bethléem ; la voix de Dieu lui-même, près des bords du Jourdain, au début du ministère de Jésus ; en pleine Jérusalem, aux derniers jours de ce ministère !

Elle avait eu enfin, et surtout, les éblouissants miracles de Jésus lui-même : miracles sur la nature, miracles sur la maladie, miracles sur la mort. Jésus les avait multipliés, parce que les miracles ont tou-

jours été une preuve décisive, en faveur du pauvre peuple qui ne sait pas les mystères des Écritures... Après la mort de Bar-Kochbas, fils du mensonge, *il parut clairement*, a écrit Maïmonide, *qu'il n'était point le Messie; mais pour le reconnaître, les sages n'avaient exigé ni signes ni miracles*[1]. Ces mots terribles contre nos rabbins ont certainement échappé à Maïmonide... Mais ces *signes* et ces *miracles*, Jésus, sans qu'on les lui demandât, les avait donnés !

Après tout cela, après tous ces secours et tous ces signes, la poule, méprisée et reniée, pouvait bien dire, en repliant ses ailes : *Mon peuple, ô mon peuple, n'ai-je pas tout fait pour te rassembler*?

La faute où le peuple juif s'est trouvé engagé par les menées du Sanhédrin, lui reste donc imputable : A l'opposé des ténèbres amoncelées par les hommes de mal, il y avait trop de clartés, trop de lueurs ménagées du côté du Ciel !

Cette faute, la plus grave dans son genre, parmi toutes les fautes d'ici-bas, elle porte un nom à part. Ce n'est ni un homicide, ni un fratricide, ni un parricide, ni un régicide : parce qu'elle a atteint dans sa Personne, Celui qui, Messie dans le temps, est Fils de Dieu dans l'éternité..., elle se nomme le *Déicide* !

Encore une fois, voilà dans quel abîme de malheurs,

[1] Maïmonide, *des Rois*, cap. II, au mil.

le Sanhédrin, cette mauvaise Assemblée, a précipité la nation juive, précipité notre pauvre peuple !

Cependant à cette faute, si énorme soit-elle, il y a eu toujours devant Dieu, et il y aura toujours devant Dieu, en faveur du peuple, une circonstance atténuante : l'*ignorance*, quoique vincible, causée par le Sanhédrin. C'est cette ignorance que Jésus, sur la croix, a jetée, comme une clameur de miséricorde, du côté du ciel : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*! C'est d'elle, aussi, que s'est emparé saint Pierre, lorsque, excitant nos pères à la pénitence, il s'efforça de rendre à leurs cœurs, baissés et inclinés vers la terre, la confiance qu'ils avaient perdue : *Mes Frères, je sais qu'en cela vous avez agi par ignorance... Faites-donc pénitence, afin que vos péchés soient effacés*!

CHAPITRE VII

Le Sanhédrin ou l'Assemblée de ténèbres.

Après tout ce que nous venons de dire, le lecteur a déjà pu conclure que si la foule a ignoré que Jésus fût le Messie, le Sanhédrin, lui, ne l'a pas ignoré.

Non, il ne l'a pas ignoré. Il l'a su, il l'a bien su !

Instruits, en effet, de la Loi et des Écritures, les membres du Sanhédrin, prêtres, scribes et anciens, tous ont vu s'accomplir, en Jésus, chacun des signes annoncés par les prophètes, à l'égard du Messie.

Depuis le jour où, mis en émoi par l'arrivée et les questions des rois Mages, ils avaient, eux-mêmes, indiqué Béthléem, comme le lieu prophétisé de la naissance du Messie, ils n'avaient plus cessé de suivre toutes les

démarches de Jésus, pour se rendre compte de sa personne, de ses actes et de ses paroles.

Ils étaient si pleinement persuadés de l'accomplissement des temps marqués pour la venue du Messie, qu'un instant, à l'apparition de Jean-Baptiste, ils pensèrent que celui-ci pouvait bien être le Messie. Ils lui avaient donc envoyé de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : *Qui es-tu? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés.* Mais Jean-Baptiste avait confessé la vérité, et il avait dit : *Ce n'est pas moi qui suis le Messie*[1].

Forcés par la réponse du Précurseur de reporter leurs regards sur Jésus, ils se virent donc obligés de constater, bon gré, mal gré, en sa Personne, l'accomplissement successif, parfait, intégral, de tous les signes indiqués par les prophètes :

Avec *Michée* (v, 2), que la patrie du Messie devait être *Bethléem*... Et Jésus était né à Bethléem (*Matth.*, II, 6; *Joa.* VII, 42)!

Avec la *Genèse* (XII, 3; XXII, 18; XXXVIII, 1; XLIX, 8-12), que les ancêtres du Messie devaient être *Abraham*, *Isaac* et *Jacob*..... Et Jésus était authenquement reconnu comme fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (*Matt.*, I, 2-6; *Luc*, III, 31-34)!

Avec le *testament de Jacob* (Gen., XLIX, 8-12), que la tribu du Messie devait être celle de *Juda*..... Et

[1] Joan , I, 19-22.

Jésus était de la tribu de Juda (*Matth.*, I, 3-16; II, 1-8; *Luc*, I-24. *Héb.* VII, 14) !

Avec le prophète *Nathan* (II, *Rois*, VII, 8-16), que la famille du Messie devait être celle de *David*..... Et Jésus était suivi et acclamé comme fils de David (*Matth.*, I, 1; IX, 27; XV, 22; *Luc*, XVIII, 38, 39) !

Avec *Isaïe*[1] (VII, 14), que la mère du Messie serait une *vierge*..... Et Jésus était fils de Marie, la Vierge bénie (*Matth.*, I, 18-25; *Luc*, I, 27-34) !

Avec *Daniel* (II), que l'époque, où le Messie viendrait, serait celle où un royaume de *fer* aurait succédé à trois royaumes d'or, d'argent et d'airain..... Et la main de fer de Rome se trouvait, au temps de Jésus, placée sur le monde entier (*Luc*, II, 1-4) !

Avec *Jacob* (Genes., XLIX, 8-12), que le temps prochain de la venue du Messie serait celui où le *sceptre* serait sorti de la tribu de Juda..... Et Juda, comme

[1] Il importe d'observer que la virginité de Marie, devenue Mère de Jésus par l'opération de l'Esprit-Saint, n'a pas été connue du Sanhédrin. Ce haut privilège de la Mère de Dieu ne fut connu généralement qu'après qu'il eut été constaté que Jésus, son Fils, était bien le Messie. Alors, les affirmations inspirées des évangélistes, rapprochées de la fameuse prophétie d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet*, servirent comme de phares de lumière pour éclairer la vie humble et innocente de la Vierge, Mère de Dieu. C'est alors qu'on comprit, soit par l'enseignement des apôtres, soit par la définition de l'Église, que saint Joseph, véritable et légitime époux, était resté le voile protecteur de l'angélique Vierge, comme le palmier d'honneur chargé de soutenir et d'abriter la vigne vierge qui lui était unie.

Nous ne mentionnons donc, ici, la prophétie d'Isaïe parmi la série des prophéties dont le Sanhédrin a vu, de ses yeux, l'accomplissement, que pour indiquer, d'une manière totale, ce que devait être, d'après les prophètes, la *genèse* du Messie.

les autres tribus, n'était plus, aux jours de Jésus, qu'une province de l'empire romain, gouvernée par un procurateur (*Luc.*, II, 1-14; *Joan.*, XIX, 15) !

Avec *Daniel* (IX, 21-27), que l'heure de la venue du Messie serait marquée par l'accomplissement des *soixante-dix semaines* d'années..... Et avec Jésus, ces soixante-dix semaines s'accomplissaient mathématiquement (*Matth.*, XXIV, 15; *Marc*, XIII, 14)!

Avec *Aggée* (II, 1-10), que le Temple, construit par Zorobabel, verrait le Messie dans *ses murs*.... Et, au temps de Jésus, le second Temple était encore debout (*Matth.*, XXIV, 1-2 ; *Marc*, XIII, 1) !

Avec les *Nombres* (XXIV, 17), qu'une *étoile* miraculeuse apparaîtrait à la venue du Messie..... Et les Mages étaient arrivés à Jérusalem, conduits par cette étoile. Elle avait parcouru l'immense espace qui sépare l'Arabie de Bethléem (*Matth.*, II, 2, 7-10)!

Avec *Isaïe* (LX, 3-5) et les *Psaumes* (XXI, 10, 11, 15), que des rois apporteraient au Messie des *présents* d'Arabie..... Et les Mages, qui étaient rois, avaient présenté à Jésus l'or, la myrrhe et l'encens (*Matth.*, II, 1-11)!

Avec *Isaïe* (XL, 3-4) et *Malachie* (IV, 5), que le Messie aurait un *Précurseur*..... Et Jésus avait été nommé, prêché et désigné par Jean-Baptiste (*Luc*, I, 5-25; 57-80. *Matth.*, XIX, 1-10; *Marc*, 1, 4)!

Avec *Osée* (XI, 1), que le Messie serait contraint de *s'exiler* en Égypte..... Et Jésus, pour être soustrait

aux tentatives d'Hérode, avait été conduit dans la terre des pharaons par Joseph et Marie (*Matth.*, II, 15)!

Avec *Isaïe* (IX,1), que le Messie commencerait sa prédication sur les confins de la terre de *Nephtali* et de *Zabulon*..... Et Jésus avait débuté, dans son œuvre d'évangélisation, par les tribus de Nephtali et de Zabulon (*Matth.*, IV, 13-15)!

Avec *Isaïe* (XXIX, 14) et *Ezéchiel* (XLVII, 8, sq), que le Messie s'entourerait d'hommes *simples* et *illettrés*... . Et Jésus avait choisi ses apôtres parmi des pêcheurs et des artisans (*Matth.*, IV. 18-21; *Marc.*, I, 16; *Luc*, V, 2-11)!

Avec *Isaïe* (LIII, 2-3) et la *Sagesse* (II, 12-25) que le Messie serait *humble*, *pauvre* et *méprisé*...... Et Jésus avait pratiqué et prêché l'humilité. Il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Il était le méprisé du Sanhédrin (*Matth.*, XI, 29; XV, 37; *Luc*, XVI, 14; *Joa.*, XV, 18)!

Avec *Isaïe* (XXIX, 14; LXI, 1), que le Messie prêcherait aux *pauvres* et aux *petits*, mais confondrait les *sages*..... Et Jésus était l'ami des pauvres; les foules le recherchaient avec avidité. Mais il avait confondu souvent l'orgueil des pharisiens (*Matth.*, XI, 5; I *Cor.*, I, 28)!

Avec *Isaïe* (LIII, 7; XVI, 1; XXXI, 1), que le Messie serait doux comme un *agneau*, mais, en même temps, fort comme un *lion*..... Et Jean-Baptiste avait dit de Jésus : Voilà l'Agneau de Dieu! — Des lèvres de cet

Agneau, il n'était sorti que des paroles de miséricorde et d'onction. Seuls, les pharisiens orgueilleux avaient eu à supporter les tonnerres de ses reproches (*Joan.*, I, 29; XVI, 33; *Apoc.*, V, 5) !

Avec *Isaïe* (XXXV, 4-10), que le Messie devait *guérir* les aveugles, les estropiés, les lépreux, les sourds-muets, toutes les infirmités de l'âme et du corps..... Et Jésus avait fait de si nombreux et si éclatants miracles que Caïphe avait été contraint de s'écrier, en plein Sanhédrin : *Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons continuer, tous croiront en lui* (*Joan.*, XI, 48; *Matth.*, XI, 5) !

Avec *Zacharie* (IX, 9), que le Messie devait faire une *entrée triomphale* à Jérusalem, ayant un *âne* pour monture..... Et Jésus, au jour des Rameaux, monté, comme les anciens prophètes, sur l'humble âne de Palestine, avait été acclamé. (*Matth.*, XXI, 4,5)!

Voilà ce que les membres du Sanhédrin avaient été contraints d'apercevoir, de contempler, de constater.

Éblouis par ces foyers de lumière, mais opiniâtres ainsi que l'avaient été, aux origines de la création, et également au milieu de torrents de lumière, Lucifer et ses anges, ils ne purent se décider à reconnaître comme Messie un homme dont les dehors humiliés contrariaient leurs rêves d'ambition, et les vertus, les vices de leur vie. A leur idée, la mission du Messie n'était point de régénérer le peuple d'Israël et l'humanité. Elle devait consister uniquement à centraliser dans Jéru-

salem tous les biens de ce monde, qu'apporteraient, comme d'humbles esclaves, les païens vaincus et humiliés. Prenant donc le parti de dire à ces lumières : *Retirez-vous de nous!* et repoussant toutes les prophéties relatives au premier avènement, sauf celles qui annonçaient le Messie comme *fils d'Abraham*, parce que celles-là flattaient leur orgueil, ils se décidèrent à se débarrasser, d'une manière ou de l'autre, du vrai Messie, qui leur pesait.

Désormais, aveuglés par la haine, ils allaient achever d'accomplir, point par point, et sans s'en rendre compte, le reste des prophéties, celles qui avaient trait aux souffrances du Messie et à son crucifiement.

Ce fut alors que, durant trois ans, fermenta, dans leur cœur obstiné et endurci, le plan infernal détaillé d'avance dans le livre de la *Sagesse*.

« *Faisons tomber le Juste dans nos pièges, parce qu'il nous reproche les violations de la loi, et qu'il nous amoindrit en dénonçant les fautes de notre conduite.*

Il assure qu'il a la science de Dieu. Il est devenu le censeur de nos pensées mêmes. Sa seule vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres, et qu'il suit une voie différente de la leur. Il nous considère comme des gens occupés de choses vaines ; il s'abstient de notre manière de vivre, comme d'une chose impure; il préfère ce

qu'attendent les justes, et il se glorifie d'avoir Dieu pour père.

Voyons donc si ses paroles sont vraies. Éprouvons ce qui lui arrivera, et voyons ce que sera sa fin. Car s'il est vraiment le Fils de Dieu, ce Dieu prendra sa défense, et il le délivrera des mains de ses ennemis.

Interrogeons-le par les outrages et par les tourments, afin que nous connaissions quelle est sa douceur, et que nous fassions l'épreuve de sa patience. CONDAMNONS-LE A LA MORT LA PLUS INFAME; *car si ses paroles sont véritables, Dieu prendra soin de lui.*

Cette description du complot ourdi par le Sanhédrin se termine, dans le livre de la Sagesse, par ce trait final :

Voici ce qu'ils ont machiné, et ils ont erré, parce que leur propre malice les a aveuglés[1].

Cependant le Messie, ainsi méconnu et d'avance livré à la mort, avait résolu de tenter, dans un dernier effort d'amour, de les arracher à cet aveuglement.

Ce fut à l'heure même de l'exécution du complot qu'éclata ce dernier effort de l'amour.

Nous arrivons au dénouement.

Arrêté dans le jardin de Gethsémani par la troupe qu'avait dirigée l'Iscariote, Jésus, après avoir traversé

[1] Sagesse, II, 12-21.

le torrent du Cédron, venait d'être amené et introduit dans la maison de Caïphe.

Le Sanhédrin, convoqué, s'y trouvait réuni.

Il était au grand complet, c'est-à-dire avec les trois Chambres qui le constituaient : Chambre des grands prêtres et prêtres, Chambre des scribes, Chambre des anciens.

Après un premier interrogatoire improductif de Jésus par Caïphe, et après le soufflet donné à la victime par un valet du grand prêtre, comme Jésus avait protesté avec douceur et dignité, en disant : *Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous*[1] ? il devenait impossible de le condamner, si l'on ne produisait quelque témoignage accusateur.

Que fait alors le Sanhédrin ?

Les princes des prêtres et tout le conseil QUÊTAIENT *un faux témoignage contre Jésus pour le livrer à la mort*[2] ;

C'est-à-dire que le Sanhédrin dépêche, parmi la la foule, des satellites pour quêter des témoignages ; il ordonne même que l'on suborne des témoins.

Or, qu'arriva-t-il ?

Beaucoup témoignaient faussement contre Jésus, et les témoignages ne s'accordaient pas[3].

[1] Joan., XVIII, 23.
[2] Marc, XIV, 55 ; Matth., XXVI, 59-60.
[3] Marc. XVI, 56 ; Matth., XXV, 59-60.

Là-dessus, apparition et triomphe de M. Havet, qui s'écrie : « *Puisqu'il ne se trouvait pas deux témoins qui vinssent déposer que Jésus s'était donné pour être le Christ, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour conclure qu'en effet Jésus n'a jamais dit qu'il le fût*[1]. »

Inattendu professeur, votre intervention et vos paroles ne sont certainement pas à la décharge de l'accusé, puisque votre but, bien avoué, est d'amoindrir Jésus, en le dépouillant de sa mission, de son caractère de Messie.

Si vous avez daigné poursuivre avec quelque attention la lecture de ce travail, l'absence de faux témoins, *qui vinssent déposer que Jésus s'était donné pour le Messie* ne peut plus vous surprendre, ni désormais vous servir d'argument. Aucun faux témoin ne pouvait accuser Jésus de *s'être donné pour le Messie* parce que, toutes ses affirmations catégoriques, Jésus, dans l'intérêt de l'œuvre évangélique à accomplir, les avait prononcées loin du Sanhédrin et des oreilles de ses suppôts. Et le silence de tous les faux témoins, en plein Sanhédrin, restera comme le plus haut témoignage de l'admirable prudence de Jésus, et la plus forte preuve du dessein heureusement conduit jusqu'au bout.

Mais puisque nous sommes actuellement dans la

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1881, p. 592.

salle du Sanhédrin, veuillez y prendre place au milieu des scribes : cette place, vos sentiments, à l'endroit de Jésus, vous l'ont bien méritée! C'est de sa propre bouche que vous allez entendre ce qu'il était.

Les membres du Sanhédrin quêtaient donc inutilement, même auprès de faux témoins, un semblant de motif qui pût autoriser une condamnation.

Accablé depuis trop longtemps par le silence accusateur de *l'Agneau muet*, car Jésus se taisait pendant la déposition des faux témoins, Caïphe, qui veut en finir, se lève, et d'une voix solennelle, il dit à Jésus : *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Messie, le Fils du Dieu béni*[1] ?

Et Jésus lui dit :

Je le suis! *tu l'as dit*. *De plus, je vous le dis, vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant dans les nuées du ciel*[2].

On sait ce qui advint, à la suite de cette réponse : tous les membres du Sanhédrin se levèrent, en criant : *Il est digne de mort*[3] !

Mais M. Havet se lève en même temps, et réclame la parole :

« Ce *récit*, observe-t-il, *est invraisemblable au plus haut degré. La question du grand prêtre est*

[1] Matth., xxvi, 63-65.
[2] Marc, xiv, 61-62.
[3] Matth., xxvi, 66.

absurde : *il pouvait bien demander à Jésus* : « *Est-il vrai que tu prétends être le Christ?* » *il n'a pas pu lui dire* : « *Est-ce toi qui es le Christ*[1] ? »

Que le nouveau membre du Sanhédrin veuille bien nous excuser si nous sommes obligé de le démentir. Loin d'être ivraisemblable, le récit se trouve vrai, au premier chef. M. Havet n'a qu'à s'approcher du bureau de l'Assemblée pour prendre connaissance du procès-verbal. Ce procès-verbal, rédigé scrupuleusement par deux scribes[2], témoignait que la question avait été posée par le grand prêtre, telle qu'elle est rapportée par les évangélistes. Si nous n'avons plus aujourd'hui le texte de ce procès-verbal, c'est qu'il a disparu, avec toutes les archives, dans l'incendie du Temple. Cependant, transportée dans la tradition juive, la question posée par Caïphe se retrouve, en sa substance, dans les écrits des rabbins[3].

[1] *Revue des Deux Mondes*, p. 592.

[2] « Le sanhédrin était disposé en demi-cercle. Et à chacune des deux extrémités de ce demi-cercle était placé un secrétaire. » (*Mischna*, traité *Sanhédrin*, chap. IV, n° 3.)

[3] Toute la tradition juive, à commencer par les Talmuds, pour continuer par Maïmonide, le point culminant de cette tradition, et aboutir aux écrivains modernes, cadre parfaitement avec les récits evangéliques au sujet de la comparution de Jésus devant le Sanhédrin.

Si les Talmuds imprimés renferment peu de passages sur Jésus, c'est que ces passages ayant, en 1581, soulevé l'indignation des hébraïsants chrétiens, le synode juif, réuni en Pologne, en 1631 en prescrivit le retranchement dans les éditions qui devaient se faire subséquemment, par son encyclique hébraïque dont nous transcrivons le passage suivant :

« *C'est pourquoi nous vous enjoignons, sous peine d'excommunication majeure, de ne rien imprimer dans les éditions à venir, soit de la Mischna, soit de la Ghemara, qui ait rapport, en bien ou en mal, aux actes de Jésus le Nazaréen..... Nous vous enjoignons en consé-*

Et cette question du grand prêtre n'est pas *absurde*, ainsi que la qualifie M. Havet. Au contraire, c'est à cette unique question que tout se réduit. Elle seule est sérieuse, au jugement même de Caïphe. Toutes les autres accusations disparaissent. Il ne s'agit plus ni de témoins ni de crimes. Un seul point, mais qui est d'une conséquence infinie, est posé devant le grand Conseil : c'est de l'auguste qualité de Messie qu'il est appelé à juger.

quence de laisser en blanc, dans ces éditions, les endroits qui ont trait à Jésus le Nazaréen, et de mettre à la place un cercle comme celui-ci O, *qui avertira les rabbins et les maîtres d'école d'enseigner à la jeunesse ces endroits de vive voix seulement. Au moyen de cette précaution, les savants d'entre les Nazaréens (chrétiens) n'auront plus de prétexte de nous attaquer à ce sujet.* »

M. Havet, qui est très fort en hébreu et qui a lu à fond les douze volumes in-folio du Talmud, écrit avec un aplomb qui n'a d'égal que celui des Pyramides :

« On a cru trouver dans un passage du Talmud un témoignage qui confirmerait la supposition d'un procès fait à Jésus devant le Synédrion et dans les formes. Mais il a été reconnu que ce passage ne se rapporte pas à Jésus, et ne lui a été appliqué que par une évidente altération, qui date sans doute d'un temps où la tradition des Évangiles s'était accréditée jusque chez les Juifs. » (*Revue des Deux Mondes*, 1er *avril 1881*, *p. 597*). — La circulaire du Synode de Pologne éclairera et achèvera de compléter la science hébraïque de l'éminent professeur.

Quant à Maïmonide, il est formel sur les affirmations de Jésus par rapport à lui-même.

Voici, en effet, comment s'exprime Maïmonide dans son traité *des Rois* (*chap.* II, *vers la fin*) : « Jésus de Nazareth *s'est porté pour le Messie* et il a été mis à mort par *le Sanhédrin*... C'est lui qui a été la pierre de scandale de notre nation. Tandis que tous les prophètes ont annoncé du Messie qu'il devait être le rédempteur d'Israël et son protecteur, le ralliement des exilés, l'observateur des préceptes, ce Jésus, au contraire, a été cause qu'Israël s'est vu exterminé par le glaive, que ses restes ont été dispersés, qu'ils ont été couverts d'opprobres, que la loi a été changée, que la plus grande partie du monde a été précipitée dans l'erreur et *qu'un autre que Dieu fut adoré.* »

Quant aux derniers écrivains, de souche hébraïque, qui ont écrit sur Jésus-

Et Jésus répondit donc :

Je le suis!... de plus, je vous le dis : vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant dans les nuées du ciel.

« *Réponse... pas moins extraordinaire*! murmure M. Havet en retournant à sa place; *jamais, dans aucun procès réel, un accusé n'a répondu à ses juges sur ce ton-là*[1]. »

Christ, ils n'hésitent pas, pour la plupart, à reconnaître et à transcrire, même d'après les Évangiles, la scène du Sanhédrin :

« On ne peut méconnaître le caractère de la parole émise par le grand sacrificateur avant le prononcé du Conseil. Elle eut principalement pour objet de provoquer, de la part de Jésus, une rétractation. En vertu de son droit et de ses devoirs, Caïphe l'adjura. Bien loin de là, le fils de Marie affirma de plus fort, que désormais il serait assis à la droite de Dieu, et qu'on le verrait plus tard redescendre sur les nuées du ciel, *venientem in nubibus cœli*. Le lendemain matin la même adjuration amena la même réponse et la sentence fut rendue définitive (*Jésus-Christ et sa doctrine. Salvador, 1864.*) »

« L'interrogatoire devait donc porter sur la prétention blasphématoire de Jésus d'être reconnu comme Fils de Dieu. A la question qui lui fut adressée à ce sujet, il ne répondit pas. Le président insista et le conjura de dire s'il s'était proclamé le fils de Dieu... De sa déclaration les juges conclurent qu'il se considérait lui-même comme le fils de Dieu. *Sinaï et Golgotha*, p. 341, Graetz *1867*. »

L'Évangile prouve que le jugement devant le Sanhédrin eut lieu avec toutes les formalités usitées en pareilles circonstances. Après l'audition des témoins, dont les dépositions furent plus ou moins concordantes, le grand prêtre se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus et lui dit : « Tu ne réponds rien à ce que ceux-ci déposent contre toi ? » Mais Jésus demeura dans le silence. Et le grand prêtre l'interrogeant encore lui dit : « Est-il vrai que tu sois le Christ ? » Il lui répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas; mais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté divine, et venant sur les nuées du ciel. » Alors les juges lui dirent : « Tu es donc fils de Dieu ? » Il leur répondit : « Vous le dites, je le suis ! » Alors le grand-prêtre s'écria : « Qu'avons-nous besoin d'autres témoignages ? Vous venez d'entendre le blasphème qu'il a proféré ; que vous en semble ? » Et tous le condamnèrent comme ayant mérité la mort. (*Les Déicides;* par Cohen, 1864, p. 130).

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1881, p. 592.

Il est vrai. Je suis de votre avis : la réponse est extraordinaire ; jamais, dans aucun procès, un accusé n'a répondu à ses juges sur ce ton-là.

Car avez-vous pesé, approfondi tout ce que renfermait cette réponse?

Écoutez, voici tout ce qu'elle renferme :

« Je vous dis plus que vous ne me demandez et que vous ne voudriez entendre ; mais puisque vous employez l'auguste nom de mon Père pour m'obliger à rompre le silence, je parlerai, non comme il vous plaît, mais comme mon Père me l'ordonne : car c'est de moi qu'il est écrit : *Je me suis tu jusqu'à cette heure, je suis demeuré dans le silence, j'ai eu une patience à toute épreuve ; mais enfin je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement. Tacui semper, silui, patiens fui ; sicut parturiens loquar* [1]. Vous avez abusé de mon silence et vous me l'avez reproché, comme si je n'avais rien eu à répondre aux fausses dépositions des témoins. Vous avez cru que je cachais, par timidité, ce que je suis, et vous vous êtes servi du nom de mon Père pour me contraindre à vous le dire ; mais vous n'avez connu ni les raisons de mon silence ni les motifs qui me le font rompre. Je me suis tu comme un agneau, et je parle maintenant avec le rugissement et la voix terrible d'un lion. L'une de ces qualités n'empêche pas

[1] Isaïe, XLII, 14.

l'autre, et je veux que, dans ma plus profonde humiliation, je sois moi-même le prophète de la plus grande gloire qui m'est réservée. Je vous déclare donc à tous que non seulement *je suis le Messie, mais qu'un jour vous me verrez comme votre Juge, sur les nuées du ciel* !

A ce moment, le Messie faisait plus que de soulever le voile : pour le Sanhédrin et tous les chefs du peuple, *le voile tombait* !

Les chefs du peuple ont donc pleinement connu que Jésus était le Messie.

Ce qu'ils ont ignoré, c'est que Jésus, le Messie, était également le *Fils de Dieu* [1]. L'apôtre saint Paul l'indique manifestement, dans ces paroles : *S'ils eussent connu le Seigneur de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié.*

Toutefois, il importe d'observer que cette ignorance de la divinité du Messie ne saurait excuser les chefs du peuple, ne saurait excuser le Sanhédrin.

En eux, en effet, cette ignorance n'était pas involontaire, absolue, compatible avec la bonne foi et avec la doctrine du cœur. Non ! cette ignorance de la divinité du Messie, elle-même était coupable. Leurs yeux en avaient vu des preuves trop évidentes : par exemple, la résurrection de Lazare, qu'ils songèrent un moment à faire mourir, parce que sa sortie du

[1] Il s'agit ici du Fils de Dieu par nature, et non pas par adoption.

tombeau les accablait : ils en voulaient à la mort d'avoir obéi à la voix de Jésus[1]. Leurs oreilles également avaient entendu, de la bouche même de Jésus, des déclarations trop formelles : par exemple, lorsqu'il leur avait dit : *Moi et mon Père nous sommes une même chose.* Ils avaient alors ramassé des pierres pour le lapider. Et comme Jésus ajoutait : *J'ai fait devant vous beaucoup d'œuvres merveilleuses par la vertu de mon Père ; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous?* Les chefs du peuple lui avaient répondu : *Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, étant homme, tu te fais Dieu.* Ils avaient donc vu des miracles et entendu des déclarations qui attestaient la divinité de Jésus ; ils auraient pu la connaître. Mais comme déjà ils ne voulaient pas de lui pour Messie, bien qu'ils sussent qu'il l'était, puisqu'ils ne pouvaient, les prophéties en main, s'empêcher de le reconnaître ; de parti pris, ils fermèrent les yeux devant les preuves de sa divinité ; et, de leurs doigts, se bouchèrent les oreilles contre ses déclarations : en sorte qu'ils ne voulurent pas même examiner si Jésus, le Messie, pouvait être le Fils de Dieu. Tous les rayons de la lumière vinrent se heurter à des volets obstinément fermés. En un mot, par haine du

[1] Joan., XII, 9-11.
[2] Joan., X, 30-33.

Messie connu, ils se refusèrent à examiner si ce Messie connu pouvait être le Fils de Dieu.

C'est ce que, dans le langage précis, on appelle l'*ignorance affectée.*

Dans l'acte du *Déicide*, il y a donc, à la charge du Sanhédrin, une double faute : connaissance claire que l'homme qu'il clouait à la croix était le Messie ; ignorance coupable qu'il était Dieu.

Cependant, parce que les membres du Sanhédrin ont, *de fait*, ignoré que Jésus fût le Fils de Dieu, bien que ce fût par leur faute ; néanmoins, c'est de cette ignorance de fait que s'emparent Jésus, sur la croix, et les Apôtres, dans leurs prédications, pour leur obtenir, à eux aussi, pitié et miséricorde. Ne pouvant les excuser sur le chef du *Messie* rejeté *sciemment*, ni même sur le chef du *Fils de Dieu* inconnu par *ignorance affectée*, ils vont, dans leur tendre charité, chercher comme un semblant de circonstance atténuante dans l'*ignorance de fait* de ce Jésus *Fils de Dieu ;* ce qui leur permet de les excuser, comme parle la théologie, *non in toto*, *sed in tanto.*

Et c'est pourquoi, rapprochant cette ignorance de fait, la seule excuse du Sanhédrin, de l'ignorance bien moins coupable, qui avait été celle de la foule, Jésus et les Apôtres enveloppent les uns et les autres, peuple et chefs du peuple, foule et Sanhédrin, d'une unique charité, d'une unique commisération, d'un unique amour ; et, sans faire toutes les distinctions auxquelles

ce travail nous a obligé, ils s'écrient : *Frères, c'est par ignorance que vous avez agi aussi bien que vos magistrats..... Mon Père, mon Père, pardonnez-leur !*

En résumé :

La foule a ignoré d'une façon coupable, parce qu'elle était vincible, c'est-à-dire surmontable, que Jésus fût le Messie et le Fils de Dieu. Son excuse, c'est qu'elle a été trompée et précipitée dans l'ignorance par le Sanhédrin.

Le Sanhédrin, au contraire, a ignoré d'une façon très coupable, que Jésus fût le Fils de Dieu ; et il a méconnu, de parti pris, Celui qu'il savait positivement être le Messie.

Dans le péché du *Déicide*, c'est donc le Sanhédrin qui est et reste le grand coupable. Il a été l'assemblée de ténèbres, la mauvaise Assemblée !

Cependant il peut y avoir, ici-bas, une culpabilité plus grande encore que celle du Sanhédrin, c'est l'énormité d'un chrétien qui, après avoir cru que Jésus est *le Messie, Fils de Dieu*, perd ensuite la foi par sa faute, le renie et le combat !

CONCLUSION

LA CULPABILITÉ DE M. HAVET

Il ne m'appartient point de juger la conscience de M. Havet.

Elle ne relève que de Dieu, de l'Église et de lui-même.

Mais si la conscience d'un homme demeure plus inviolable que le Saint des saints de l'ancien Temple, les actes que cet homme livre lui-même à la publicité, tombent sous l'appréciation et le jugement de tous.

A ce titre, j'ai le droit de juger l'œuvre écrite et publiée dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mon jugement sera court : un seul mot, celui que saint Jean a montré sur le front de la bête de l'Apocalypse : *Blasphème* [1] !

L'œuvre de M. Havet n'est pas autre chose, et elle est tout cela : *Blasphème !*

[1] *Et vidi de mari bestiam ascendentem habentem capita septem...*, *et super capita ejus nomina* blasphemiæ. (Apoc., XIII, 1.)

Après avoir réfuté l'unique objection valable qui se rencontre dans cette œuvre, je me suis demandé si j'avais à répondre aux tristes pages consacrées à établir que Jésus ne fut qu'un « halluciné ».

Il m'a semblé que je n'avais point à le faire.

D'abord, parce que cette locution blasphématoire n'est pas nouvelle. M. Havet n'a pas même le mérite de l'invention ; il est allé la ramasser au milieu des rires et des orgies de la cour d'Hérode Antipas, l'amant d'Hérodiade et le profanateur de la femme de son frère [1].

Ensuite, parce qu'un blasphème ne se réfute pas. On le défère à la justice de Dieu, et le blasphémateur à sa miséricorde !

Toutefois, autour du blasphème de M. Havet, il y a d'autres paroles, qui relèvent de la sévérité humaine.

Ce sont celles-ci :

« La critique moderne voit dans les inspirés ou illuminés des malades chez qui l'intelligence est surexcitée jusqu'à en être troublée. Elle n'a pas craint de constater ce trouble et d'en poursuivre les symptômes, même

[1] Lorsqu'au jour de sa Passion, Jésus fut renvoyé par Pilate à Hérode, « celui-ci fit à Jésus beaucoup de questions. Mais Jésus ne lui répondait rien. Alors Hérode avec sa cour le méprisa ; il le revêtit par dérision d'une robe blanche, et il le renvoya à Pilate » (Luc, XXIII, 8-12). La robe blanche, chez les Juifs, était, pour un homme, un signe d'extravagance et d'hallucination. Hérode fit donc revêtir Jésus d'une robe blanche, afin qu'en retournant au prétoire, toute la foule se moquât de lui. Comme réparation de l'outrage fait au Fils de Dieu, les Papes, dans l'Église, portent la robe blanche.

dans de grands esprits et de grandes âmes, dans Socrate, dans *Jeanne d'Arc*, dans *Pascal; on les a convaincus d'hallucination.*

« Et nous, quelle sera notre pensée? Dirons-nous que Jésus était un fou? Non, pas plus que Socrate ou Pascal n'étaient des fous, ou que Jeanne d'Arc n'était une folle. Il paraît bien que les deux premiers ont eu des hallucinations; *il est certain que Jeanne en avait*, puisqu'elle entendait des voix et croyait voir saint Michel. Jésus en avait-il? Il le semble, s'il dialoguait avec les démons. Mais quoique l'hallucination soit un trouble cérébral, une affection maladive, elle n'est pas pour cela la folie. Jésus halluciné, aussi bien que *Jeanne hallucinée*, pourra rester entouré de respect et d'amour [1]. »

Si M. Havet avait besoin de modèles pour peindre Jésus sous les traits d'un « halluciné », le patriotisme et les convenances lui faisaient un devoir, le strict devoir,

De respecter la femme, héroïne la plus illustre des armées françaises;

De respecter l'écrivain, l'une des premières gloires du génie français.

En outrageant *Jeanne d'Arc* et *Blaise Pascal*, il a donc, au péché de blasphème, ajouté un péché contre la patrie, un péché contre la science.

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1881, p. 606-607.

Jeanne d'Arc, « une hallucinée ! » Nous aussi, sous le ciel de l'Orient, dans l'antique Palestine, avons connu autrefois de ces femmes libératrices !... Esther, Débora, Judith ; noms glorieux, qui rappellent les grands jours de l'histoire juive. Femmes à jamais bénies ! Leur souvenir, entouré d'honneur, est resté gravé au foyer de toutes les familles juives ; et aujourd'hui encore, après vingt-six siècles, nous chantons à Judith, comme au lendemain de la délivrance de Béthulie : « *Vous êtes la gloire d'Israël ;... Vous êtes l'honneur de notre peuple*[1] ! »..... N'y aurait-il que des Français pour jeter la boue sur leurs héroïnes ?...

Ah ! si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, la France devait revoir des jours passés qu'on ne saurait oublier, je demande à Dieu que, dans sa miséricorde, il daigne lui susciter quelque « hallucinée », semblable à Judith ou à Jeanne d'Arc !

Quant à Pascal, qualifié également « d'halluciné », je laisse à l'*Institut de France* l'honneur de le venger. Cependant j'ose affirmer que si jamais quelques rayons des transports de Pascal viennent à s'égarer sur le front de M. Havet, ses collègues ne s'en plaindront pas.

[1] Judith, xv, 10.

FIN

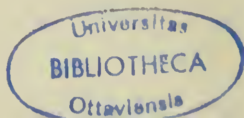


TABLE DES CHAPITRES

LYON — IMP. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL.

